

PETIT ÉCHO

2020 / 02

1108



MISSIONNAIRES D'AFRIQUE



DEPUIS DÉCEMBRE 1912

PETIT ÉCHO
de la Société des

Missionnaires d'Afrique

2020 / 02 n° 1108

DIX NUMÉROS PAR ANNÉE
SOUS LA DIRECTION DU
CONSEIL GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ

Comité de rédaction

Francis Barnes, Assist. gén.
André Simonart, Sec. gén.
Patient Bahati
Freddy Kyombo

Rédacteur en chef

Freddy Kyombo
petitecho@mafrome.org

Traduction

Jean-Paul Guibila
Steve Ofonikot
Jean-Pierre Sauge

**Secrétaire administratif
Adresses et expédition**

Odon Kipili
gmg.sec.adm@mafr.org

Services rédactionnels

Guy Theunis
Dominique Arnauld

Correspondants

Les Secrétaires provinciaux
Smnda, Rome

Internet

Philippe Docq
gmg.webmaster@mafr.org

Archives

Les photographies fournies
par les archives M.Afr sont
objets de permission préalable
à leur publication.

Adresse postale

Padri Bianchi, Via Aurelia 269,
00165 Roma, Italia
Téléphone **39 06 3936 34211

Stampa Istituto Salesiano Pio XI
Tel. 06.78.27.819

E-mail: tipolito@donbosco.it

Finito di stampare Aprile 2020

MOT DU RÉDACTEUR

“Notre mission dans les zones de violence et d’instabilité : notre réponse pastorale” c’est le thème de ce deuxième numéro. Le Mali, le Burkina Faso, le Niger, le Nigeria, le Sud-Soudan, la République Démocratique du Congo, l’État d’Israël, pour ne citer que ceux là, ont tous connu leur lot de violence et d’instabilité. Nos confrères qui vivent dans ces pays ont partagé, un tant soit peu, les inquiétudes des populations parmi lesquelles ils vivent.

Il est vrai que les Missionnaires d’Afrique ne reçoivent plus le “visa pour le martyr” ou ne le recherchent pas, mais ils savent pertinemment bien que la seule garantie qu’ils ont quand ils vont en mission, est celle de servir Dieu dans la “CARITAS” au cœur du charisme qui soutend la vie de leur Société.

Ils sont sur le terrain, ils servent avec le soutien spirituel du Seigneur; c’est avec respect que nous leur donnons la parole pour qu’ils nous racontent comment ils vivent la pastorale dans ces milieux qui aspirent à la paix sans violence et sans instabilité.

Freddy Kyombo

Couverture

Collaboration avec le gouvernement du Niger

PHOTO JOSEPH MAKOKA

Proverbe Africain : *“Ceux qui se disputent sont ceux qui se réconcilient”.*

Sens : **Tout conflit est résolu à la table de négociation... pourquoi ne pas commencer par là ?**

Marcher aux côtés du peuple de Dieu, dans ses luttes et souffrances

« Moi je suis le bon pasteur, le vrai berger, qui donne sa vie pour ses brebis. Le berger mercenaire n'est pas le pasteur, les brebis ne sont pas à lui : s'il voit venir le loup, il abandonne les brebis et s'enfuit ; le loup s'empare et les disperse. Ce berger n'est qu'un mercenaire et les brebis ne comptent pas vraiment pour lui » (Jn 10, 11-13).

Depuis quelques années, la sous-région du Sahel est devenue le théâtre des disputes internes qui engendrent la violence et causent des pertes en vies humaines. Cette situation qui provoque continuellement le déplacement, surtout des plus pauvres parmi les populations, impacte beaucoup la vie de l'Eglise au Mali, au Niger et au Burkina Faso. Nous continuons à prier pour la libération de Sœur Gloria Argoti enlevée au Mali le 7 février 2017 et dont on n'a pas de nouvelles. Il n'y a pas de nouvelles non plus du père Pier Luigi Moccalli de la Société des Missions Africaines, enlevé au Niger dans la nuit du 17 au 18 septembre 2018. Les mois et les années passent ; personne n'est prêt à oublier ces événements malheureux.

Stanley Lubungo
Supérieur général



Le Burkina Faso quant à lui connaît, depuis quelques années, des attaques meurtrières et de plus en plus fréquentes. Ce sont là des épreuves qui interpellent au quotidien, non seulement les fidèles chrétiens, mais aussi les agents pastoraux présents dans la sous-région.

Ce numéro du Petit Echo nous offre les récits de quelques-uns de nos confrères



qui ont voulu partager comment ils vivent leur vocation missionnaire d'Afrique au milieu de populations souffrantes et inquiètes pour leur avenir. La réflexion d'un confrère missionnaire en Afrique du Sud montre que les situations d'insécurité ne sont pas l'apanage de l'Afrique de l'Ouest. Dans beaucoup de pays aujourd'hui, la mission est vécue dans un contexte marqué par l'insécurité et la souffrance liées à toute sorte de violences mettant en péril la vie de tout le monde. Comment répondons-nous à cette situation en tant qu'agents pastoraux missionnaires ?

Les témoignages que nous lisons dans les pages qui suivent, invitent à réfléchir sur le sens profond de notre engagement missionnaire par le serment et sur le sens de la mission en contexte d'insécurité et de souffrance. Par le serment missionnaire, nous consacrons notre vie au service du peuple de Dieu dans le monde africain. Il convient de méditer sur le fait que notre vie est donnée ! Le don que nous faisons de nous-mêmes appelle plusieurs sacrifices afin que nous devenions ceux qui, par le service, donnent la vie aux autres. La mission se réalise davantage dans notre communion avec ceux et celles envers lesquels nous sommes envoyés.

Les différents témoignages nous rappellent que dans les contextes d'insécurité et de souffrance, comme dans bien d'autres contextes d'ailleurs, la mission consiste avant tout à marcher aux côtés du peuple de Dieu. La mission est compassion ; elle consiste à être et à sentir avec ceux que nous accompagnons. C'est l'exemple que Jésus, le bon pasteur, nous a laissé.

Envoyés à l'instar de Jésus pour apporter la Bonne Nouvelle de paix et de joie afin que le peuple de Dieu « ait la vie », nous souffrons, avec le peuple de Dieu, de voir des villages vidés de leurs habitants ou des enfants qui ne peuvent pas étudier parce que les écoles sont fermées.

Bien souvent nous nous trouvons devant des situations complexes où nous ne pouvons rien pour changer la donne. Mais notre présence pour accueillir, écouter et accompagner, devient une source d'encouragement qui procure de la force à ceux qui souffrent. Le soutien de notre présence leur permet de continuer la marche dans l'espoir de voir poindre à l'ho-



rizon la lumière qui annonce la sortie du tunnel. Nous témoignons de la vivante espérance de la victoire du bien sur le mal que confesse la foi chrétienne.

Sans porter de jugement sur le discernement juste qui peut conduire une communauté, ou un individu, à décider de quitter son poste de mission à cause de l'insécurité, nous devons reconnaître que dans tel cas la dynamique devient tout autre chez le peuple de Dieu. Celui-ci, tout en mesurant et en acceptant la gravité de la situation se sent découragé, perdu voire abandonné. C'est un drame que plusieurs d'entre nous ne souhaitent pas vivre.

Le conflit responsable de l'insécurité dans la sous-région sahélienne que composent le Burkina Faso, le Mali et le Niger est marqué d'un caractère fortement religieux. Cela ressort clairement dans le témoignage du père Eugenio Jover. Loin de nous résigner au découragement devant notre impuissance face à la montée de l'extrémisme islamiste, cette réalité nous interpelle particulièrement dans notre identité charismatique de 'spécialistes' de la rencontre avec l'Islam.

Nous sommes aujourd'hui, plus que jamais, appelés à nous investir davantage dans le dialogue avec nos frères et sœurs musulmans. C'est à cela que nous invitait le pape François lors de notre audience avec lui, le 8 février 2019, quand il pria que l'Esprit Saint fasse de nous des constructeurs de ponts entre les hommes. Là où le Seigneur nous a envoyés, que nous contribuions à faire grandir une culture de la rencontre en continuant à être les serviteurs d'un dialogue qui, tout en respectant les différences, sait s'enrichir de la spécificité des autres pour qu'advienne la paix entre les hommes.

Stanley Lubungo, M. Afr,
Supérieur général



Signes d'espoir dans une population souffrante



Connu jadis comme pays de paix et de fraternité, le Mali vit aujourd'hui une situation malheureuse où son passé glorieux s'écroule. Depuis 2012, le Mali subit une série de violences incessantes, lourdes et destructrices qui obligent son économie fragile et sa jeune démocratie à s'incliner face à l'instabilité menaçante. Ces violences sont les fruits toxiques des multiples conflits armés qui ont lieu un peu partout sur le territoire malien, et même au-delà. Selon certains experts, ces conflits ont pris l'ampleur actuelle à cause de la crise politique de 2012. D'autres analystes politologues estiment, au contraire, que ces conflits sont les causes directes de cette crise-là.

Quoi qu'il en soit, le fait est que cette crise politique a bouleversé le climat politique comme le prouve l'élection présidentielle d'avril de cette année-là. Le sommet de cette crise fut le renversement du processus électoral avec le coup d'Etat du général Amadou Haya Sanogo et de ses partisans. Pour l'opinion publique, ce renversement du processus électoral fut la véritable fissure d'où ont jailli, de façon explosive, les opérations des groupes armés qui, jusque-là, utilisaient d'autres voies plus passives. Le plus important parmi ces groupes est le Mouvement National de Libération de l'Azawad (MNLA). C'est le nouveau visage de la rébellion touarègue qui, depuis longtemps, lutte pour l'indépendance de

l'Azawad (L'Azawad est le territoire désertique au nord du Mali peuplé par les Touaregs.). C'est à ce groupe géant que, selon certains analystes politologues, sont alliés d'autres groupes, tels les Salafistes et les Djihadistes desquels naissent sans cesse d'autres groupes du même genre.

Ces différents groupes armés plongent le pays dans des conflits incessants et violents. Ils existent sous de multiples formes et portent de nombreux qualificatifs : intercommunautaires, interconfessionnels, ethniques, économiques, politiques, parmi d'autres. Peu importe leurs qualificatifs, ces conflits perturbent la vie quotidienne au Mali à tous les niveaux et jette la majorité de la population malienne dans la peur, la confusion et l'incertitude. Les conséquences sont multiples et graves ; il y a tant de pertes de vie et de bien matériel. La cohésion sociale est brisée faisant place à la colère, ainsi qu'à la haine et à la vengeance. Petit à petit, la confiance mutuelle et la fraternité cèdent la place à la méfiance et au préjugé. Tout finit par déraciner la paix : la guerre règne. Le désespoir et la souffrance se sont désormais installés ! Jusqu'à quand et par quels moyens ces conflits finiront, on n'en sait rien. La guerre est loin d'être finie ; les souffrances demeurent !

Un seul désir : la paix

Face à cette situation angoissante, une seule valeur est recherchée : le retour de la paix au Mali. Les plus touchés par ces conflits la désirent et la cherchent, comme on cherche le pain quotidien. Par ce qu'on vit, voit et entend, la paix vaudrait mieux que tout, en ce temps que nous vivons au Mali.

Mine fabriquée localement et posée par des djihadistes





LA MISSION

Nous, missionnaire d'Afrique, qui travaillons spécifiquement dans la région de Kayes, ce cri pour la paix de la population malienne en général, et dans notre région en particulier, retentit chaque jour à nos oreilles et dans nos cœurs, et nous secoue. Face aux groupes armés, auteurs de ces événements malheureux, nous nous sentons toujours impuissants d'agir concrètement pour restaurer la paix immédiatement. Nous nous sentons également impuissants d'apporter de l'aide matérielle aux affectés afin de les soulager et de les reconforter.

Malgré tout cela, nous ne sommes jamais découragés d'apporter notre petite pierre pour la reconstruction de la paix. Fortement convaincus de la puissance de la prière, nous nous y mettons toujours, implorant la miséricorde de Dieu sur ses enfants. Nos messes dominicales et quotidiennes sont donc très souvent offertes pour la restauration de la paix au Mali et pour le soulagement de la population souffrante. Régulièrement, des groupes de militaires de religions diverses viennent nous demander de prier pour eux et de les bénir avant qu'ils ne partent en mission. Nous le faisons toujours avec tout le sérieux que cela requiert, car nous croyons qu'en ce moment de guerre, notre rôle spirituel est de fortifier les esprits de ces hommes qui mettent leur vie en jeu pour protéger la population.

Toute l'Église est engagée...

Ce fait de la prière n'est pas uniquement le nôtre. L'Église du Mali en a fait un moyen indispensable pour la restauration de la paix dans le pays. Ainsi, à travers sa Commission liturgique, elle a formulé une prière nationale pour la paix au Mali à l'usage de chaque fidèle. C'est à nous, agents pastoraux, qu'est confiée la responsabilité de la diffuser et de sensibiliser les fidèles à la prier quotidiennement.

Dans notre communauté chrétienne, nous avons perdu des militaires chrétiens dans les attaques djihadistes, laissant leurs familles sans abris. Quel message portons-nous aux veuves ? Par extension, quel message pouvons-nous donner aux survivants des villages saccagés par ces djihadistes ? Des fois, nous ne savons pas quoi dire si ce n'est que de leur adresser quelques mots d'encouragement afin de leur rendre l'espoir. Nous prenons consciemment sur nous-mêmes la responsabilité d'être des « signes d'espoir » parmi la population souffrante. Nous nous voyons porteurs de l'espoir à travers notre qualité d'accueil, d'écoute et



Clétus avec quelques fidèles après une messe.

Parmi ces fidèles, un militaire meurt lors d'une attaque djihadiste quelques mois après

de proximité à la population. L'objectif est toujours de stimuler les gens à croire que tout n'est pas fini. Que Dieu reste toujours maître de l'univers et qu'il interviendra en son temps pour tout renouveler. Nous visitons aussi les autorités civiles, les leaders traditionnels et les responsables des institutions de sécurité pour soutenir et encourager les efforts qu'ils fournissent pour rebâtir la paix. A travers les rencontres personnelles nous essayons de faire comprendre aux gens que la lutte pour la paix doit toujours commencer par soi-même ; d'où la nécessité de la cohabitation pacifique sur place.

Quant à nos fidèles, notre message en ce moment de désarroi est celui de saint Jacques : « Prenez de très bon cœur, mes frères, toutes les épreuves par lesquelles vous passez, sachant que le test auquel votre foi est soumise produit de l'endurance... » (Jc 1, 2-3). Nous sommes convaincus que l'endurance aidera nos fidèles à être les « levains » d'espoir et de courage dans leur milieu de vie. Nos chrétiens sont donc appelés à être des « chemins nouveaux pour un Mali nouveau », comme le recommande la Conférence épiscopale du Mali. C'est dans ce cadre que, malgré les dangers des attaques, nous osons toujours parcourir de longues distances à la rencontre de nos fidèles pour célébrer avec eux l'Eucharistie, le signe parfait de l'espérance. Nous profitons aussi de ces



LA MISSION



Des experts expliquent la situation sécuritaire au Mali lors des journées diocésaines de Kayes en 2020

rencontres pour donner diverses formations adaptées pour la consolidation de leur foi chrétienne.

En collaboration avec l’Eglise locale, nous unissons nos efforts aux siens afin de rendre l’espoir à la population. C’est dans ce cadre que nous nous unissons à l’évêque du diocèse de Kayes et à tous les autres agents pastoraux, chaque année, lors des journées diocésaines pour formuler les thèmes appropriés pour mieux vivre l’année pastorale. La détérioration de la paix au Mali a fort influencé le thème de cette année.

pour la construction de la paix

Nous voulons donc vivre cette année en focalisant nos efforts sur la construction de la paix, de la justice, de l’unité par la cohabitation pacifique. Le thème est formulé ainsi : « Baptisés et envoyés, soyons des artisans de paix, de justice et d’unité dans le diocèse de Kayes ». Nous vivons ce thème à tous les niveaux dans les détails de la vie quotidienne, tels nos rencontres personnelles les uns avec les autres. En ce temps conflictuel et violent, nous sommes conscients de l’importance de chaque geste que nous posons, car nos gestes peuvent reconforter et soulager, ou accabler et détruire.

Cletus Atindaana

Notre mission dans la zone de violence et d'instabilité : notre réponse pastorale



Ceci est un partage de notre zèle missionnaire qui découle de notre foi en Jésus Christ, envoyés comme missionnaires d'Afrique dans un milieu bien déterminé avec des aptitudes apostoliques claires (Mt 10,16) : « C'est par obéissance à l'Esprit et par amour de l'Afrique que nous répondons à l'appel de Jésus. Disciples avant tout, nous marchons à sa suite et nous nous mettons à son écoute. Envoyés, nous devenons apôtres, témoins de la résurrection » (AC 2010, page 23).

C'est une réalité que notre monde d'aujourd'hui, la région du sahel en Afrique de l'Ouest en particulier, connaît depuis quelques années la violence et l'instabilité. C'est un grand défi pour la mission et pour moi qui ai passé dix ans de vie missionnaire dans cette zone d'insécurité due à l'intégrisme religieux de l'islam, à la radicalisation et à l'extrémisme violent. Nous avons vu des églises chrétiennes attaquées et brûlées au Niger en 2012 et en 2015. Nous avons vu des paroisses de missionnaires d'Afrique temporairement fermées à Gao, au Mali, en 2012 et à Aribinda, au Burkina Faso, en 2019 dans le secteur Niamey de la province de l'Afrique de l'Ouest. Nous avons appris les enlèvements d'agents pastoraux par des inconnus, des hommes armés, des bandits, des djihad-



Comité catholique pour l'éducation à la Justice et à la Paix de la paroisse de Zinder après un enseignement sur la fraternité universelle

distes, des islamistes, au Niger, au Burkina, au Mali et au Nigeria. Dans notre paroisse de Zinder au Niger, dans la région de Diffa, c'est la secte de Boko Haram qui continue toujours à menacer les chrétiens et à terroriser la population. Notre mission dans les zones de fracture, de violence, d'insécurité et d'instabilité est d'être porteurs de l'espérance, de l'amour et de la réconciliation en lien avec notre charisme de missionnaires d'Afrique : « A l'écoute de l'Esprit, fidèles à l'inspiration du Cardinal Lavignerie, nous n'avons de cesse de répondre à la mission prophétique que l'Eglise nous a confiée auprès du monde africain et des croyants de l'Islam » (AC 2010, page 22).

Du 18 septembre 2018 à aujourd'hui, c'est-à-dire mars 2020, le ministère de l'Europe et des Affaires étrangères, « centre de crise et de soutien », a déclaré les deux tiers du pays du Niger zones rouges (formellement déconseillées) et le dernier tiers comme zone orange (déconseillée, sauf raison impérative). Il n'y a pas de zone verte légère (vigilance renforcée) ou de zone vert foncé (vigilance normale). C'est dans cette région que les missionnaires d'Afrique vivent la mission prophétique de l'Eglise. Cela suscite des sentiments de peur, d'angoisse et de détresse pour la population car, à chaque instant, tout peut arriver, surtout



des enlèvements et des attaques terroristes. La situation n'est pas facile pour les stagiaires et les jeunes confrères nommés à la PAO.

Ces conflits sont liés aux convictions religieuses. Cette montée de la radicalisation et de l'extrémisme violent a des répercussions sur l'ensemble du pays. La radicalisation est un processus menant l'individu ou un groupe d'individus à une position figée, fermée, basée sur la conviction que cette position est sans aucune alternative (croyance extrémiste). Il y a une volonté manifeste d'imposer ses croyances, ses valeurs, ses opinions, son idéologie, sa vision, sans aucune possibilité de compromis : rejet de tout compromis et agressivité vis-à-vis de la différence ; apologie et culture de la haine vis-à-vis de l'autre. C'est une intolérance vis-à-vis des autres qui ne s'inscrivent pas dans le même schéma de pensée et d'agir.

Cet extrémisme violent est une conséquence de la radicalisation, c'est-à-dire du fait de privilégier la force et la violence pour solutionner un problème. Cela a beaucoup de conséquences sur la vie des victimes, par exemple, les pertes de vies humaines et de matériels, non-respect de la dignité de la personne humaine, abus d'enfants et de personnes vulnérables, exode et migration vers l'Europe et ailleurs, insécurité alimentaire causée par les menaces de Boko Haram. Ajoutons aussi le traumatisme psychologique, moral, spirituel, ainsi que le sentiment de peur, de haine et de vengeance de la part de chrétiens.

Nos convictions et nos actions

Comme nos bienheureux martyrs d'Algérie, nous sommes convaincus, par notre vocation missionnaire, que « la paix en Afrique et ailleurs dans le monde est conditionnée par les relations interreligieuses ; aussi est-il important que soient promues les valeurs du dialogue pour que les croyants travaillent ensemble, par exemple dans des associations orientées vers la paix et la justice, dans un esprit de confiance et d'entraide, et que les familles soient éduquées aux valeurs d'écoute, de fraternité et de respect de l'autre, au-delà de la peur » (Synode des évêques pour l'Afrique, 4-25 octobre 2009, n° 11).

Une session sur la guérison des traumatismes a été donnée aux fidèles de la paroisse de Zinder suite aux événements malheureux des 16 et 17 janvier 2015. Les confrères continuent toujours à offrir aux



La Communauté de Zinder avec le Supérieur Général

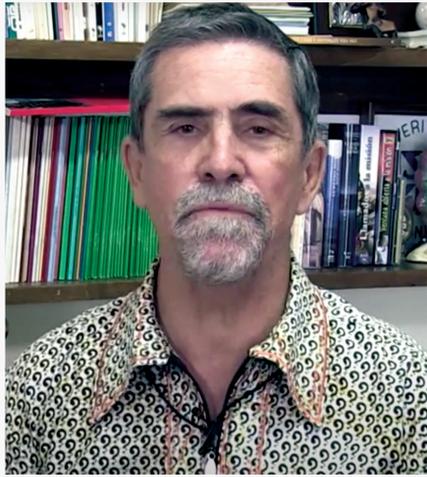
fidèles chrétiens des formations sur l'amour de Dieu, le pardon et la réconciliation. Nous continuons à collaborer avec le gouvernement sur le plan religieux dans la lutte contre la radicalisation et l'extrémisme violent dans les régions de Zinder et Diffa.

Nous continuons à enseigner aux jeunes la fraternité universelle, surtout la tolérance au service de la diversité culturelle et religieuse. Les programmes « Tattalin zaman lahiya » du CRS et « Zaman Tare » du CAFOD (à travers la CADEV Niger) sont des outils, pour nous missionnaires, pour promouvoir la cohésion sociale, la cohabitation pacifique et la liberté religieuse.

Nous continuons, avec prudence, à sortir de “nos zones de confort” pour les célébrations liturgiques aux fidèles en zones rouges de Diffa et de Nguigmi. Nous privilégions la rencontre et le dialogue car « désormais nous ne pouvons plus voir un ennemi en quelque homme pour lequel Jésus est mort sur la croix ».

Joseph Francis Makoka

Les conséquences pour la pastorale de la situation de la population du Sahel burkinabé (juin 2019)



Peu de personnes savent ce qui s'est passé le dimanche 12 mai 2019 dans la petite ville de Dablo, au nord du Burkina Faso : l'arrivée rapide de plus de 50 djihadistes sur 27 motos. Une partie a brûlé deux maquis (bars), mis le feu à l'ambulance du dispensaire et volé les médicaments. L'autre s'est mise à encercler l'église. La messe venait de commencer, mais les terroristes ont fermé les portes, demandant de ne pas bouger. Ils ont volé ce que les gens portaient sur eux et ont exigé des responsables chrétiens de sortir. Le jeune prêtre Simeon Nyampá eut le courage de cacher les servants de messe sous l'autel, puis il a tenté de sortir par la sacristie ; l'ayant vu, ils l'ont abattu quelques mètres plus loin. Dehors, ils ont fait s'allonger par terre les 5 responsables, puis leur ont tiré dessus ; parmi eux, se trouvaient celui qui jouait du tam-tam et un chef scout de 23 ans. En partant, ils ont brûlé les livres de la chorale et tiré sur le tabernacle.



LA MISSION

Cette barbarie frappe bien plus que la pandémie du corona virus. Depuis 2015, gendarmes, policiers, écoliers et villageois ont subi la fureur des islamistes dans la région du Sahel. En 2016, le groupe « Ansarul Islam » a revendiqué plusieurs attaques mortelles contre l'armée. En 2017, le nombre de victimes a augmenté. Ceci n'est pas comparable à ce qui s'est passé en 2018 et à ce que nous avons vécu en 2019. De la ville de Djibo, les actes terroristes se sont déplacés vers Arbinda et de là, ils ont progressé vers Dori et vers le Sud. Les groupes d'autodéfense ont réagi et, en janvier 2019, il y eut le massacre de 200 peulhs, dont beaucoup d'innocents.

Cela a semé tellement la panique dans la population, qu'elle a fui, abandonnant leurs villages. Les gens se sont réfugiés dans des localités disposant de gendarmes, créant une grave situation humanitaire. Si un catéchiste et un pasteur protestant ont été kidnappés en 2018, en mars 2019, c'est le curé de la paroisse de Djibo, l'abbé Joël, qui a été enlevé lorsqu'il venait de visiter un village ; on ignore aujourd'hui où il se trouve.

Plus de 2.000 écoles et collèges du Sahel et d'ailleurs sont toujours fermés, les enseignants ayant fui par crainte. Les terroristes ne veulent pas l'enseignement du français : « Que les enfants apprennent l'arabe et le Coran ! » Mais peut-on forcer toute la population à se convertir à l'islam ?



Forage réalisé à Arbinda par la mission: l'homme que l'on voit à droite, c'est Zakaria, le courageux gardien de notre maison, vide depuis plus d'un an

Traversée d'un marigot en hivernage après la messe, un dimanche, à Pelehote. Ce village est aussi vide depuis plus d'un an



Les terroristes ont ouvert un nouveau front depuis le Vendredi Saint 2019, en attaquant les églises. Ce jour-là, ils sont entrés dans la chapelle de Djika, remplie de gens venus pour le chemin de croix. Ils cherchaient le catéchiste, qui s'était caché. Après avoir fait fuir femmes et jeunes, ils ont tiré les 4 ou 5 hommes qu'ils avaient choisis et les ont tués. En partant, ils ont incendié une école. Deux semaines plus tard, les protestants subirent une autre attaque, faisant 6 morts. Deux jours après, il y avait quatre morts parmi les personnes qui transportaient une statue de la Vierge, à Baam. Et le 26 mai 2019, dans la région d'Ouahigouya, une nouvelle attaque a eu lieu contre une église qui a coûté la vie à quatre fidèles, dont le catéchiste.

La situation actuelle

La situation dans le Sahel burkinabé est donc triste : les villages sont vides ; seuls les animaux les occupent. La paroisse d'Arbinda, qui nous était confiée, et la paroisse voisine de Gorgaji sont fermées : pères et abbés ont dû partir, ainsi que les religieuses. Les autres paroisses du diocèse de Dori tournent au ralenti et le travail pastoral se limite aux centres ; personne n'ose s'aventurer sur des routes devenues très dangereuses.

La violence terroriste s'est étendue et a gagné du terrain vers le sud et vers l'est du pays : Barsalgo, Fada, et maintenant Sebba, souffrent quotidiennement d'attaques qui, chaque fois, entraînent de nouveaux déplacements.



Un catéchiste et sa femme libérés après 4 mois de captivités par les djihadistes

ments de populations: Le nombre de réfugiés dépasse les 750.000 personnes, mal logées, mal nourries, sans travail...

Où allons-nous ? On dirait que les terroristes cherchent à se créer un territoire où ils puissent régner et imposer leurs manières. Comme beaucoup sont des pasteurs de bétail, ils veulent pouvoir faire paître leurs troupeaux sans être gênés par les cultivateurs. Le gouvernement hésite à négocier avec eux. L'option militaire ne semble pas

donner de résultats, tant les victimes sont nombreuses. Tout est suspendu aux élections générales du mois de novembre prochain, où celui qui sera élu président devra décider.

Deux choses me paraissent convenables et une troisième à signaler :

1) Que le monde n'oublie pas les réfugiés du Sahel et que nous continuions à appuyer la vie commune des musulmans et des chrétiens. Les terroristes veulent provoquer la guerre entre les uns et les autres ; ils ne gagneront pas, car nous continuons à travailler en faveur du dialogue interreligieux.

2) Que nous cultivions la paix : comme la santé, c'est un don à demander à Dieu dans la prière, dit Philippe Ouedraogo, le cardinal de Ouagadougou.

3) Savoir qu'au Sahel, nous avons depuis 2019 nos premiers martyrs : les dizaines de chrétiens tués alors qu'ils étaient en prière. Et parmi eux deux prêtres, un salésien (espagnol) et un abbé burkinabé. Qu'ils intercedent pour la paix et le bien-être des populations dans l'Afrique.

Eugenio Jover

Afrique du Sud : un lieu de conflit et de beauté



L’Afrique du Sud est un lieu de conflit et de beauté. Cela nous est constamment rappelé lorsque nous marchons et que nous partageons avec les autres que nous rencontrons. Lorsque l’Apartheid a pris fin en 1994, nous avons commencé à regarder vers le haut et à avoir confiance en une vision d’espoir remplie d’un avenir plus radieux. Cet espoir et cette confiance sont toujours là, mais la motivation a changé et elle est interrompue dans le contexte d’une société violente. Il est bien documenté dans le monde entier que l’Afrique du Sud est une société où les activités quotidiennes de base sont régies par la criminalité, l’agitation sociale, le racisme, la division économique, l’apartheid, les abus sexuels, la xénophobie, la lassitude politique et un manque fondamental de confiance dans l’autre. Il est difficile de construire une société lorsque les ingrédients essentiels font défaut et que l’insécurité règne.

En tant que réponse pastorale, nous, Missionnaires d’Afrique, nous nous efforçons de nous démarquer de la norme. Notre vie parmi les gens, notre réponse aux cris et aux besoins des gens sont ressentis par notre conscience constante et notre option fondamentale pour ceux qui sont profondément affectés, révélant une expérience de Dieu vivant. Cette expérience missionnaire est un appel de l’intérieur qui nous permet d’aller là où les autres et même les habitants ont trop peur. Elle nous permet de répondre aux cris d’une victime de viol et d’apporter un sentiment de guérison. Elle nous permet d’aller dans le camp de squatters où le



crime est le parti politique qui gouverne. Nous nous fions aux conseils des gens mais, parfois, il faut croire en soi pour aller là où il n'y a pas de lois. Cette confiance et cette option fondamentales nous permettent de réagir là où beaucoup d'autres ont couru dans la direction opposée. Des confrères ont perdu la vie à cause de cette option et d'autres confrères ont été traumatisés au point de ne pas vouloir revenir.

En décembre dernier, nous nous sommes souvenus du dixième anniversaire de la mort du père Louis Blondel, abattu par des adolescents. Un adolescent, après avoir purgé neuf ans de prison pour avoir tiré sur Louis, a été abattu trois semaines plus tard à sa libération. C'est un cauchemar quotidien pour les habitants d'Afrique du Sud. Parviendront-ils à rentrer chez eux dans un lieu sûr et, une fois chez eux, seront-ils encore en sécurité ? On peut dire que c'est une lutte constante.

Notre réaction

C'est aussi notre cauchemar. Lorsque nous assistons à une veillée nocturne, nos paroissiens sont très conscients de notre vulnérabilité. Ils voyagent avec nous pour nous "tenir compagnie" mais c'est plus pour nous garder en sécurité. C'est la valeur qu'ils nous accordent et, en tant que missionnaires, nous devons certainement accorder une valeur similaire aux personnes que nous servons, la valeur de la vie. Lors des veillées nocturnes, on entend souvent des coups de feu au loin. L'option fondamentale entre en jeu ; décidons-nous de ne pas y aller ou allons-nous y aller et faire confiance à Dieu et aux gens pour nous ramener chez nous en toute sécurité ? Les gens nous admirent beaucoup pour notre dévouement et notre réaction, car tant de gens, y compris les leurs, les ont laissés tomber. D'une certaine manière, cela renforce leur image de Dieu et l'espoir que nous marchons à leurs côtés et dans leurs luttes.

En novembre dernier, nous avons été confrontés à la triste réalité des attaques xénophobes, mais nous avons également appris comment nos chrétiens ont aidé à retirer les marchandises des magasins des étrangers et à les placer dans leurs maisons pour les garder en sécurité, un moment de fierté où nos chrétiens sont venus sortis de leur torpeur et ont embrassé les valeurs du Christ.

Une réalité qui me paraît très révélatrice est que lorsqu'on a une société violente pendant un certain temps, on a tendance à l'accepter et à vivre avec elle en se protégeant et en assumant ses responsabilités. Une

LA MISSION



autre réaction se manifeste également en Afrique du Sud, où la communauté se rassemble. Nous faisons partie d'un groupe appelé le Community Policing Forum qui nous invite à prier avec ses membres lorsqu'ils sont en patrouille. C'est un groupe qui a été mis en place par la communauté pour aider la police à surveiller la zone. Des musulmans, des hindous, des chrétiens et des personnes sans religion participent à ce groupe, abattant les murs et construisant des ponts. Ils se mettent au service de la communauté et risquent parfois leur vie pour construire une société meilleure, basée sur la sécurité et la confiance.

Après tant d'années de travail en Irlande et maintenant en Afrique du Sud depuis dix-huit mois, je peux honnêtement dire que je suis heureux de revenir dans un endroit que j'appelle ma maison. Les choses ont changé depuis mon dernier séjour ici, je peux honnêtement dire oui, mais les luttes et les défis fondamentaux pour survivre sont toujours une motivation quotidienne pour vivre. Quand vous avez une société où plus de 50% de nos jeunes sont au chômage et avec peu d'espoir, cela révèle un sentiment de désespoir. Quand vous avez un viol toutes les trois minutes et que 60 personnes sont tuées par balle chaque jour, la société se dissout. Comme réponse pastorale, nous devons instiller le sentiment que chaque personne est une image de Dieu.

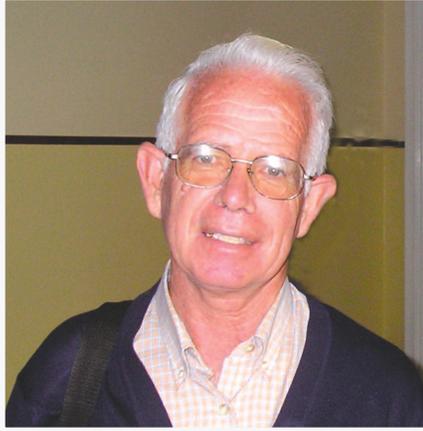
Mais une telle réponse doit commencer par nous-mêmes, où nous représentons l'image de Dieu dans toutes nos entreprises et nos rencontres. Nous prions pour que nous continuions à prendre l'option fondamentale pour le bien, en révélant un Dieu qui est fondamentalement avec les gens dans leurs luttes et qui aide fondamentalement les gens à espérer.

Peter-Joseph Cassidy





Coronavirus sans xénophobie



Nous vivons une époque tourmentée qui nous inquiète et nous humilie. En effet nous pensions, grâce à nos connaissances et les moyens dont nous disposons, que rien d'important ne pourrait échapper à notre contrôle et que notre situation de « bien-être » était assurée. Nous croyions être les maîtres absolus de notre monde. Et voilà qu'un petit virus, que nous appelons coronavirus, met en déroute nos connaissances et est en train de détruire notre bien-être.

La progression dramatique de ce coronavirus a fait que, comme mesure d'urgence, nous sommes obligés de vivre en quarantaine. Le pape François nous avertit que cette situation ne doit pas être vécue comme « un sauve qui peut ». Le coronavirus ne doit pas nous enfermer en vase clos pour vivre en marge de tout le monde. La protection de notre propre vie ne doit pas noyer notre amour pour les autres. Dans notre existence, il nous arrive de nous isoler pour reprendre nos forces afin de mieux servir les autres.

Dans ma jeunesse, j'ai entendu un mot qui m'a blessé : « homo homini lupus » ; l'homme ne peut pas être un loup pour son semblable. Regarder tout homme comme un loup est une erreur très grave qui dé-



Le sang est rouge pour tous

truit nos relations. Dieu sauve le monde quand il nous dit : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Et Dieu nous montre son amour quand il meurt pour nous sur la croix.

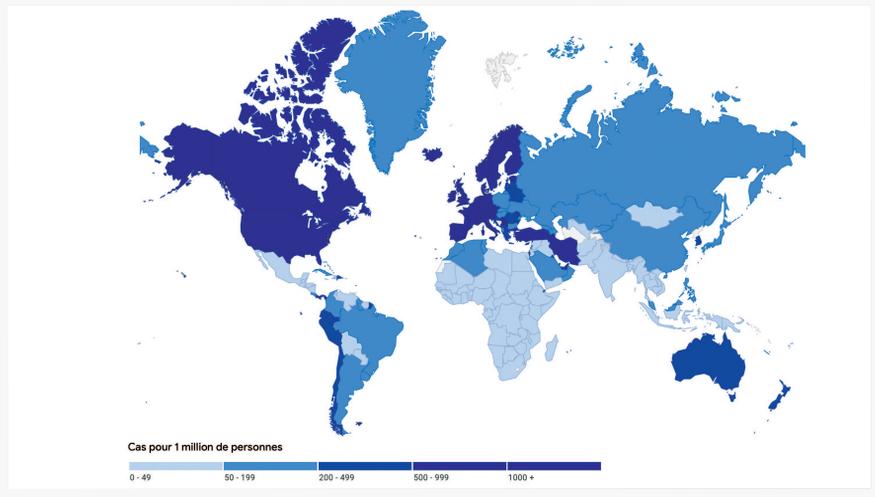
En ce temps de quarantaine, nous remercions et célébrons avec beaucoup de joie le courage et l'abnégation de tant de personnes qui se dévouent pour soigner les malades souffrant de l'attaque de ce coronavirus. Certains n'ont pas reconnu le visage du Christ dans ces malades ; le Christ les reconnaîtra sans doute et saura les accueillir dans son Règne d'amour.

La victoire totale sera celle d'un monde uni dans la bataille

Chine, Italie, Iran, États-Unis, Espagne, France, Japon, Sénégal, Israël, Afrique du Sud, Corée, Rwanda, etc., tant de pays engagés dans la lutte contre le coronavirus, nous offrent l'image d'un monde nouveau en train de naître dans la collaboration contre ce cruel fléau du coronavirus. La victoire sera celle d'hommes unis. Le vaccin sera aussi le fruit de chercheurs unis qui parlent entre eux différentes langues. Dans cette lutte, main dans la main, naîtront de nouveaux liens d'amitié. Ceux qui sont mort en Chine, en Italie, au Japon, en Espagne ou au Burkina Faso, etc., seront nos morts. Un monde nouveau est à nos portes.



LA MISSION



Le monde entier est atteint par le Covid-19

Il ne nous suffit plus de voir le coronavirus éloigné de notre pays. Si nous voulons jouir de la beauté du Kilimandjaro, ce ne sera pas possible si le coronavirus y est toujours présent. Nous ne pourrons pas visiter nos pays voisins si le fantôme du coronavirus s’y trouve caché pour dévorer notre santé. La paix sera totale quand le coronavirus ne trouvera plus de place dans aucun coin du monde.

C’est avec grande joie que nous voyons qu’en Chine le coronavirus est en train d’être vaincu. Nous nous réjouissons aussi avec les malades qui ont retrouvé leur santé. Nous admirons la générosité des personnes placées au service des malades, ainsi que les grands moyens économiques employés pour délivrer tous ceux qui souffrent de ce coronavirus. Nous espérons que ces efforts culmineront avec la victoire totale partout dans le monde.

Nous ne pouvons pas oublier les pays pauvres qui n’ont pas les moyens économiques pour vaincre ce fléau et qui se sentent menacés par la peur de voir ce virus s’étendre dans leur population. Sans la collaboration internationale, ils ne pourront pas avoir les moyens nécessaires pour vaincre le coronavirus. La victoire finale sera celle de l’esprit de famille que Dieu a voulu établir dans notre monde : nous sommes tous enfants de Dieu

Germán Arconada

« L’opium » du développement au nom de la religion



La religion, a un grand rôle à jouer dans le développement de l’humanité. Elle ne contredit pas le développement de l’humanité et n’est ni un tranquillisant ni un opium pour le développement de l’humanité. Bien sûr, la religion est une rencontre entre une personne et le Créateur. Elle peut également être décrite comme la poussée d’une personne vers l’Ultime - le Divin, le Sacré, le Saint, le Plus, un Plus grand. Une définition vague de la religion est simplement “ce qui compte le plus pour une personne, sa première préoccupation”. “Religio” signifie “Je me lie ou me relie à ce qui est décisif et essentiel”. Bien que sa principale préoccupation soit de répondre à l’aspect spirituel de la personne humaine, elle reconnaît également qu’une personne n’est pas seulement un esprit mais aussi une matière. C’est pour cette raison que lorsque les missionnaires ont été envoyés dans différentes parties du monde, ils n’ont pas proclamé la Bonne Nouvelle avec des mots vides de sens. Ils ont beaucoup proclamé la Bonne Nouvelle par l’éducation en construisant des écoles, en améliorant la santé des gens, en construisant et en soutenant des hôpitaux, en désenclavant de nouvelles zones par la construction de routes et de ponts, en introduisant et en encourageant les gens non seulement à cultiver ou à faire pousser des cultures vivrières mais aussi des cultures de rente. Ces missionnaires ont fait de l’intégrité de la création une partie de leur mission.



LA MISSION

Les enceintes des missions étaient exemplaires à cet égard, car elles veillaient à ce que les arbres et les fleurs de différentes espèces soient bien entretenus ou soignés sans compromis. Les fruits, les vergers et les jardins potagers faisaient partie de leur identité. On pouvait facilement identifier un complexe de mission de loin. En d'autres termes, le développement faisait partie intégrante de leur mission, mettant en pratique et influençant l'enseignement social de l'Église.

L'évangile de la prospérité que le père Richard Omolade appelle "l'évangile de la pauvreté de la prospérité", car il y est enveloppé un langage doux qui est assez séduisant et attrayant, promettant aux croyants que la souffrance ne serait jamais leur part, mais seulement la prospérité dans tous les aspects de leur vie (cf. La bonne nouvelle de la souffrance chrétienne, p. 39), est totalement contraire à la signification et à la compréhension originales de la religion. Les prédications populaires exaltant les miracles, les ascensions sociales, la croissance et l'accent mis sur le "donnez et il vous sera donné" sont des manipulations systématiques du développement tranquillisant par ou au nom de la religion. Certains pasteurs et prêcheurs interprètent ou manipulent mal les Écritures à leur propre profit. Ils tentent ainsi de convaincre les gens que "Dieu récompense la paresse et la pauvreté". Il suffit de prier, d'assister aux veillées et aux prières du week-end, de jeûner autant que possible et de donner ce que vous avez au pasteur, et le reste vous sera récompensé". Ces pasteurs donnent l'impression que vous pouvez récolter là où vous n'avez pas semé ; vous pouvez obtenir quelque chose - même instantanément - à partir de rien tant que vous pouvez offrir ce que vous avez à votre pasteur et qu'il ou elle prierait pour vous. Le diable sera vaincu et la voie du succès sera débloquée ; elle vous sera donc ouverte. C'est un rêve de soulagement immédiat comme un tranquillisant. Les malades, au lieu d'être emmenés à l'hôpital pour un traitement scientifique approprié, considèrent que leur mal vient d'une attaque spirituelle ; ainsi, les malades sont amenés au pasteur afin de chasser le diable ou le mauvais esprit. C'est une façon de bander les yeux de la congrégation ou des personnes concernées dont la pensée et la raison sont manipulées ; la manipulation religieuse ou plutôt spirituelle est au cœur du problème. Il n'est pas étonnant qu'un grand nombre de pasteurs et de prédicateurs soient aujourd'hui si riches alors que la congrégation, les gens autour d'eux restent pauvres. Les plateformes médiatiques sont remplies de publicités sur les miracles. Il est significatif que l'"argent des miracles" soit plus important que tout autre miracle. Les croyants "tippex" ou pseudo croyants courent d'une église à l'autre à la recherche de l'argent des miracles.



Comment le progrès et le développement peuvent-ils se produire dans de telles circonstances, en particulier en Afrique ?

Les missionnaires, même nos propres confrères, à savoir les Pères Blancs, à l'instar de Jésus lui-même, n'ont pas essayé d'accompagner le développement par la religion. Ils ont proclamé l'Évangile de manière holistique et dans son authenticité. C'est ce que nous sommes appelés à faire aujourd'hui, non seulement au Malawi où nous travaillons comme missionnaires, mais aussi dans toute l'Afrique, pour prêcher l'Évangile dans sa positivité en se concentrant sur les messages qui ajoutent des valeurs à la vie réelle d'une personne humaine comme le travail acharné, la créativité, la ponctualité, l'honnêteté, le dévouement, l'engagement, la persévérance et le sens des responsabilités envers la communauté. Une partie de la proclamation de la Bonne Nouvelle consiste à encourager les gens, les fidèles ou la congrégation, à nettoyer et à entretenir leur environnement, à être créatifs et innovants au lieu de se plaindre ou d'attendre que le gouvernement fasse tout pour eux ou d'obtenir un emploi en col blanc. En lisant les signes des temps, nous devrions plutôt prêcher l'évangile de travailler dur pour produire des biens et des services à partir d'une planification systématique et d'une pensée et d'une analyse critiques qui peuvent être synthétisées en conséquence. C'est ainsi que les nobles citoyens fonctionnent pour le progrès de leur pays.

Le Nord (Europe et Amérique), partie du monde très développée où beaucoup de nos contemporains ont rêvé ou rêvent d'émigrer pour de verts pâturages, n'est pas arrivé à ce stade à partir de rien ou à cause de veillées, de miracles et de la "grammaire de prière" vide et manipulatrice de leurs pasteurs. Leur niveau de vie élevé et leur économie forte, qui se situent au niveau de la concurrence mondiale, ne sont pas nés de la superstition religieuse ou des cris "Alleluia, Amen" ! Les citoyens ont fait beaucoup de sacrifices à cause de l'amour de leur pays. Le développement opium par la religion est totalement contraire à l'intention de Dieu. Jésus nous a donné la norme strictement intériorisée, intégrée et suivie par nos pères dans la foi, "intériorisée et contenue" dans l'enseignement social de l'Église ! Les moines bénédictins disaient : "Ora et Labora". Le développement miraculeux, passif au nom de la religion, c'est entretenir à la fois la pauvreté économique et la pauvreté spirituelle. C'est s'enfermer dans la vraie pauvreté !

James Ngahy



Le monde dans une zone de turbulence



Parlant des “zones de violence et d’instabilité”, nous avons tendance à penser tout de suite aux armes à feu, aux machettes et autres armes de destruction massive... Mais aujourd’hui le scénario est celui d’une guerre mondiale sans bruit de bottes, sans crépitement de balles et sans détonation de bombes. Tout est calme ! Et pourtant, tout le monde est terré chez soi, effrayé par un “ennemi commun et invisible” qui peut surgir de partout. Les nations sont littéralement déstabilisées ; elles n’avaient pas prévu ce coup-là, malgré leur technologie avancée. Le “coronavirus” - alias “Covid-19” puisque qu’il faut nommer l’ennemi commun - a fait son apparition dans la lointaine Chine et tout le monde s’est laissé aller à des commentaires parfois désobligeants sur les habitudes alimentaires de nos “cousins de l’Orient” ; tous étaient très loin de s’imaginer qu’à notre époque où la terre est devenue un “village planétaire”, ce qui sort de Wuhan en Chine peut arriver au pas de ta porte, douze heures après. Plus rien n’est trop loin pour nous atteindre.

Aujourd’hui, le monde entier est en guerre ! Mais comme souvent, il y a des guerres à l’intérieur d’une guerre. Laissons de côté les “complotistes” dont l’imagination est certes débordante, mais qui ont l’avantage de dénoncer les “mesquineries scientifiques” entre les grandes puissances, avec leur lot de cachoteries qui laisse libre cours à tous les soupçons de la part de ceux qui sont convaincus qu’ils nous préparent des mauvais coups pour asseoir leur domination.



Le plus troublant, c'est la guerre entre ceux qui sont supposés trouver des solutions pour juguler la pandémie : les médecins, les pharmaciens, les chercheurs de tout acabit ; ils n'arrivent pas à se mettre d'accord sur la façon de soigner cette maladie qui a emporté un nombre effrayant de vies, en temps de paix. Quelle est la molécule qui soigne vraiment ? Quel est le bon protocole à suivre pour prodiguer efficacement les soins ? Quel vaccin à utiliser et où le tester ? Derrière tout ceci, des questions indécentes : "qui va gagner quoi ? Qui va faire du profit ? À qui donner tel marché ?" On a l'impression qu'ils sont tombés sur la tête.

La panique dans les pays "avancés" se posait en termes de nombre des lits disponibles et à rendre disponibles dans les hôpitaux, du nombre de respirateurs pour les malades en grande détresse, du mode adéquat de dépistage de la maladie et aussi du meilleur moyen de prévenir les contaminations. Le côté survie économique a vite trouvé des solutions de crise pour permettre aux citoyens de continuer à vivre calmement malgré les mesures d'urgence sanitaire. Des milliards d'euros ont été annoncés en Europe pour soutenir les grandes, moyennes et petites entreprises, pour soutenir l'économie qui s'était bel et bien affolée dans les places boursières. Ils sont parvenus tant bien que mal à calmer les esprits, quoique les revendications ne manquent pas.

Cette même guerre, dans le tiers-monde, a d'autres enjeux. En plus du "virus couronné" qui s'est déjà invité partout, il y a la crise économique qui n'avait pas attendu l'arrivée du Covid-19. Si nous ne nous intéressons qu'à l'Afrique, fort est de constater que beaucoup de pays connaissaient déjà des violences et une instabilité provoquées par la mauvaise gouvernance, la corruption qui gangrène la société, des rébellions instrumentalisées, le pillage systématique des matières premières par des multinationales, etc... Mais pour les pauvres des quartiers où nous travaillons, quand vous leur demandez comment ils vivent cette situation de pandémie, ils vous répondent souvent, comme avec ironie : *Padre, la maladie est certainement là, personne ne le nie... Mais en nous demandant de rester en confinement, on est en train de nous demander de mourir de faim... Nous autres, nous vivons "au taux du jour"* (on nous paye à la tâche.) Pour eux, la guerre est là ! Celle du ventre. Il faut la prendre aussi en compte. Alors, quelle approche pastorale pour ceux-là ?

Freddy Kyombo

Giuseppe Bologna 1931 - 2019



Voici un véritable Israélite ! En disant cela du père Giuseppe Bologna, on n'emprunte pas une métaphore, mais on dit tout simplement la vérité. En effet, son arrière grand-père était un juif italien qui s'est converti à la foi catholique dans les années 1830. Giuseppe a pu vérifier cela personnellement dans les archives du royaume du Piémont. A l'époque, l'administration se devait d'enregistrer un changement de religion. A preuve de sa judaïté, il y a encore son nom de famille, Bologna, nom d'une ville du centre nord d'Italie. Au dix-huitième siècle, quand on somma les juifs d'adopter

un nom italien, certains prirent le nom d'une ville pour se reconnaître entre eux. Soit dit en passant, ce choix se révéla un piège mortel pendant la deuxième guerre mondiale car il facilita le repérage des juifs aux escouades nazi-fascistes. Ceux qui furent pris finirent malheureusement dans les camps d'extermination.

Prêtre diocésain

Giuseppe naît à Agliano, dans la province d'Asti (Piémont), le 14 avril 1931. C'est là qu'il reçoit son initiation chrétienne. En 1942, il demande d'être admis au séminaire d'Asti. Il y fera les études secondaires jusqu'au bac et l'année de philosophie.

Pendant ce temps, il se révèle un jeune réfléchi, enthousiaste de sa vocation, doué d'une intelligence vive et d'une piété solide. Le séminaire diocésain ne signale rien de particulier pour ce temps, en dehors d'une "escapade" surprenante. Giuseppe est un passionné de la montagne et à l'âge de 18-19 ans, il a une grande envie d'escalader le Mont Cervin, pic entre l'Italie et la Suisse qui s'élève à



4468 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il s'accorde avec des amis alpinistes chevronnés car l'ascension du Cervin est dure et très dangereuse. Il sait qu'il n'aura jamais la permission des supérieurs, car ils ne peuvent prendre sur eux la responsabilité de le laisser s'engager dans une telle aventure. Alors il décide d'agir tout seul et part en catimini. Un ami est chargé de l'annoncer après son départ au recteur. L'escalade, bien que très difficile, se déroule sans accident et Giuseppe rentre aussitôt au séminaire. Il essuie les reproches des supérieurs, mais ils lui pardonnent cette entorse, vu son bon sens et sa fidélité à sa vocation

Il entame la théologie et, le 11 avril 1955, est ordonné diacre. C'est en cette période que Giuseppe, avec les conseils de son accompagnateur, approfondit l'amour de la prière. Il décide d'y consacrer quatre heures par jour. Il y restera fidèle jusqu'à la fin de sa vie ! L'eucharistie, l'office, la lecture de la Bible, le chapelet, l'adoration silencieuse... remplissent ses journées pourtant toujours si affairées !

Il est ordonné prêtre deux mois plus tard, le 29 juin, et est nommé vicaire dans la grosse paroisse de San Damiano d'Asti. Proche des

gens, il se fait aimer par tout le monde. L'évêque d'Asti, vu son style de vie sacerdotale, le nomme, encore tout jeune, vice-recteur du séminaire diocésain.

Missionnaire Père Blanc

Pendant ce temps, Giuseppe ressent fortement l'appel à la mission "ad extra", à laquelle il avait déjà pensé pendant ses années d'étude. Il connaît les Pères Blancs à travers le père Vito Novo, d'Asti lui aussi. Il ne se presse pas. Il réfléchit longuement et prie. Il en parle à son évêque qui se montre compréhensif. Il prend alors contact avec le père Bosa, provincial d'Italie. Le 18 juin 1964, l'évêque lui accorde la faculté de partir.

Le noviciat se déroule à Gap en 1964-65. Le père maître ne le considère pas comme un novice, mais comme collaborateur. Après le noviciat, il part en stage pastoral à Mours ; c'est là qu'il apprend sa nomination pour l'Est-Zaïre.

Le 21 décembre 1965, il est à Bukavu pour l'apprentissage du Swahili. "Ce n'a pas été facile, écrit un confrère qui a travaillé avec lui, mais il est arrivé à s'exprimer assez vite et, pendant tout son séjour en mission, il n'a cessé de perfectionner sa connaissance



linguistique. Cela lui a permis d'être proche des gens, de les comprendre, de se faire comprendre et de prêcher d'une façon claire, appréciée par ceux qui l'écoutaient".

Il est admis au serment temporaire en 1966 et au serment perpétuel le 12 décembre 1967. Il est alors nommé à Mutesa où il ne reste qu'un an et passe ensuite à Kalima jusqu'en 1970. Là, il doit faire face à un travail à la limite des forces humaines. Ils sont trois à la mission, mais ils doivent s'occuper de 20.000 chrétiens, éparpillés sur un territoire de 150 km de diamètre, avec des routes souvent impossibles. Malgré les difficultés, il vit ce temps comme un don. Mais cela ne dure pas.

Sur la brèche

Mgr Pirigisha, évêque de Kasongo, le demande instamment car il compte s'appuyer sur son aide pour assainir, si possible, une situation dite révolutionnaire. Giuseppe lui même en parle dans une lettre au provincial d'Italie : "Les prêtres locaux, écrit-il, se sont rebellés contre l'évêque, coupable à leurs yeux d'avoir été choisi parmi le clergé d'un autre diocèse et d'une autre tribu et ils l'ont monté contre toute la chrétienté. Ils ont tout mis en œuvre pour le faire partir. L'évêque serait parti si les Pères

Blancs ne s'étaient pas rangé courageusement de son côté. Il avait même été hué dans sa cathédrale et interrompu quand il parlait... J'ai été appelé ici pour faire face à cette situation et tout d'abord, œuvrer pour arriver à la réouverture de la cathédrale, frappée d'interdit, dans l'attente d'un Visiteur apostolique" (1er février 1972). Pendant tout une année, Giuseppe reste seul comme curé de la cathédrale avec une chrétienté de 8.000 catholiques. Les choses ne s'arrangent pas avec le clergé local ; les chrétiens par contre changent leur attitude hostile envers l'évêque.

Avec le départ du secrétaire de Mgr, pour raisons de santé, Giuseppe est appelé à le remplacer. Il accepte, tout en sachant qu'il ne sera pas un simple "gratte-papier" dans un diocèse qui n'a ni vicaire général, ni chancelier. Beaucoup de problèmes tomberont évidemment sur lui.

A ce moment, la province italienne commence à demander sa venue en Italie, car elle en a besoin pour la formation des jeunes. C'est le père Ivo Guisson, assistant régional de Kasongo, qui répond. Il revient sur ce que Giuseppe avait déjà écrit, mais en ajoutant que son départ serait un dommage ir-



réparable pour la paroisse : “Cette paroisse est fortement traumatisée... après deux ans de patience, on revient à une situation assainie, et cela grâce au travail et au savoir-faire de Giuseppe. L’enlever maintenant risquerait de détruire ce qui a été construit péniblement” et il ajoute que comme secrétaire, il remplace l’évêque en bien des occasions (9 février 1972).

Les confrères de la région de Kasongo sont bien au courant du travail et de l’esprit de Giuseppe. En 1973, ils le choisissent comme conseiller régional. Mais l’excès de travail et les préoccupations ont affaibli ses forces. En 1976, il demande une année sabbatique à Rome. Il revient l’année suivante et est affecté à la paroisse de Wamasa comme vicaire.

Assistant régional

En 1979, une nouvelle charge l’attend. Il est nommé assistant régional pour Kasongo. Tenant compte des distances et des difficultés de communications, il joue en fait le rôle de provincial. Comme il est proche des chrétiens, il est aussi proche des confrères. Chaque année, il les visite tous trois fois, malgré l’état pitoyable des routes. Un certain nombre de confrères lui reprochent sa sévérité, mais tous

reconnaissent l’exemple qu’il donne et la piété solide qui l’anime, enracinée dans la Parole de Dieu. En 1987, au terme de son mandat, il prend des vacances en Italie et suit la session de Jérusalem. De retour au Zaïre, il est de nouveau nommé à Wamasa, mais cette fois comme curé.

Premier retour en Italie

La province italienne qui n’avait cessé de le réclamer, a finalement gain de cause et obtient son retour en 1991. Le foyer des jeunes en formation ayant fermé ses portes, Giuseppe est destiné à l’animation missionnaire à Treviglio. Les prêtres du doyenné le découvrent rapidement, le demandent pour leurs recollections et pour la prédication. Son charisme attire aussi beaucoup de jeunes étudiants qui le visitent souvent et l’invitent à leurs rencontres et à leurs camps. Au départ du père Gaetano Cazzola pour le Burkina Faso, il est nommé supérieur de la communauté.

À Kasongo

En 1995, ayant terminé le triennat pour lequel il avait été appelé, il demande à repartir pour le Zaïre. Les confrères insistent pour qu’il reste encore un an, pour finaliser le travail d’animation qu’il avait si



bien lancé, mais Giuseppe préfère reprendre le chemin de Kasongo où il travaille comme vicaire jusqu'en 1999. C'est la période post génocide avec les troubles parfois sanglants qui obligent les missionnaires de l'Est à des déplacements rapides pour éviter des risques mortels. A leur retour, ils trouvent parfois les missions sac-cagées, à reconstruire.

La dernière étape africaine du père se déroule au séminaire de la Ruzizi, où il travaille comme formateur jusqu'en 2004. Puis c'est l'adieu à l'Afrique bien-aimée.

Retour définitif en Italie

Rentré en Italie, il ne baisse pas les bras. Avec l'accord du provincial et de l'évêque d'Asti, il s'engage dans le travail pastoral à San Damiano, là où il avait œuvré comme

jeune vicaire. Il y reste 14 ans, jusqu'à la fin de sa vie. Une dame de la ville a rendu ce témoignage : le Père Giuseppe avait une grande humanité envers tout le monde et en particulier envers les malades qu'il visitait souvent ; c'était un homme de prière et d'une grande ouverture culturelle.

Son décès survenu le 22 octobre 2019, a été causé par une tumeur. Il en a beaucoup souffert, mais n'a jamais perdu sa lucidité. Ses funérailles ont donné la mesure de sa taille spirituelle et humaine : trois évêques et 40 prêtres ont concélébré la messe dans une église bondée de fidèles. Ainsi est entré dans sa Pâques éternelle ce fils d'Abraham selon la chair, mais aussi selon la foi.

Aldo Giannasi

Giuseppe Mattedi

1926 - 2019



*L*e père qui souriait toujours. C'est ainsi qu'on l'appelait et qu'on se souvient de lui. Beaucoup de gens qui le connaissaient ont été frappés par ce trait caractéristique du père Giuseppe Mattedi.

Le matin du 9 septembre 2019, à Treviglio, la communauté des Pères Blancs, avec des parents, des amis et des connaissances et un grand nombre de prêtres diocésains, ont accompagné le père "Bepi" à son dernier voyage. Après la messe des funérailles célébrée dans l'église

du Conventino, à côté de notre communauté, le corps a été enterré dans la chapelle des prêtres, au cimetière voisin.

Bepi est né à Bolzano, le 23 février 1926, de père tyrolien et de mère allemande de Munich. Sa famille se retrouva forcée, lui encore enfant, à émigrer à Turin en raison de la situation politique difficile au Sud Tyrol. Même enfant, il a vécu dans sa chair la tragédie de tant de personnes déplacées et de réfugiés qu'il rencontrera après dans sa vie missionnaire. Pendant toute son enfance et sa jeunesse, il a souffert d'un problème de santé qui lui causait souvent des vomissements qui l'affaiblissaient beaucoup, mais dont on n'a jamais su la cause. Un jour, sa mère a mis sous son oreiller une image de la bienheureuse Thérèse Ledochovska. Le jour suivant, il se lève guéri et il ne vomira plus.

Deuxième de 5 enfants (4 garçons et 1 fille), il termine ses études moyenne et supérieure au séminaire diocésain de Giaveno (Turin), suivant l'exemple de son frère aîné devenu prêtre diocésain, pas mal



d'années avant lui. C'est pendant ces années de séminaire que le père Gramaglia des Pères Blancs, originaire de Buttiglieria d'Asti, vient rendre visite. Il parle de son apostolat missionnaire en Ouganda. Bepi est frappé par sa simplicité et son amour pour l'Afrique. Trois séminaristes demanderont de rentrer chez les Missionnaires d'Afrique, mais seuls lui et le père Milone seront acceptés. En 1947, il part en Tunisie pour la théologie. En 1949, il est à Maison Carrée en Algérie pour son noviciat puis retourne à Tunis. En 1952, il fait son serment missionnaire. Il est ordonné diacre et prêtre en 1953. Voici ce qu'écrivait de lui ses formateurs : « bon jugement, très droit, volonté généreuse et constante, ferme et souple. Excellent caractère, doux et aimable, très délicat, charitable et serviable, gai et réservé, très bon confrère ».

En 1953, il retourne en Italie où on lui demande de s'occuper des enfants du petit séminaire de Parella (Ivrea), puis dans celui de Treviglio (BG) qui vient d'être construit. Tout en admettant qu'il avait des compétences limitées pour l'enseignement, il essaie de rendre fructueuses cette bonhomie et cette douceur de caractère qui le distinguera toujours, et aussi la ténacité inébranlable qui était une autre de

ses caractéristiques.

Au Rwanda

En 1961, il part pour l'Afrique. Cette fois, la destination est le petit pays du Rwanda, où il passera 45 ans. Un jour de janvier 1970, alors qu'il allait en voiture vers Gisenyi, quelqu'un fait des signes pour l'arrêter. Il s'arrête et cette personne lui donne un télégramme lui annonçant la mort de sa maman.

En 1991, j'ai eu la chance de le visiter à la paroisse de Rukomo où il était vicaire. Cette paroisse se trouve à la frontière avec l'Ouganda. On y entendait des coups de feu jour et nuit. Les gens étaient attaqués et tués.

Ses supérieurs reconnaissent en lui un homme de grande valeur, d'une très grande régularité, d'une capacité de travail extraordinaire. Bepi aime vraiment les paroissiens. Il s'était si bien mis à la langue qu'aucune instruction ne lui était de trop. Franc dans ses relations, très sincère face aux confrères, large et ouvert, c'est un magnifique confrère, très apostolique.

Il a l'occasion d'aller plusieurs fois à Kibeho, lieu des apparitions de la Vierge Marie, d'y célébrer la messe et d'y rencontrer deux



voyantes, Alfonsina Mumureke et Marie Claire Mukangango, celle qui sera ensuite tuée lors du génocide.

En Tanzanie, au Burundi et retour au Rwanda

En 1994, l'année du génocide, il est forcé de quitter le pays, mais va aider les réfugiés rwandais en Tanzanie et au Burundi. En 1997, il retourne au Rwanda où il reste jusqu'en 2006, quand il revient en Italie pour une opération à la hanche qui révèle également d'autres problèmes de santé. On lui conseille de dire au revoir au Rwanda et à la mission en Afrique ; il le fera d'abord à contrecœur, mais s'adaptera rapidement et fera face avec une vigueur surprenante aux défis de la nouvelle situation.

Malgré quelques maux, le père Bepi ne recule jamais face aux exigences de la vie. Au cours des 13 années qu'il passe à Treviglio, il accomplit son ministère sacerdotal

dans de nombreuses paroisses environnantes. A la communauté, il est infirmier, prêtre, jardinier, agent de sécurité, assistant de salle de rédaction, barbier et plus encore.

Les cinq dernières semaines de sa vie, une infection résistante à d'innombrables traitements médicaux, provoque des rougeurs sur tout le corps, le gonflement et enfin la sécheresse et le détachement de l'épiderme. Après quelques jours de soins à domicile qui ne conduisent à aucune amélioration, il est admis à l'hôpital de Treviglio. Il réagit très bien à la première thérapie et montre des signes encourageants de rétablissement. Malheureusement, l'infection s'aggrave à cause d'une autre pathologie attrapée à l'hôpital. Son état de santé chute rapidement. Les derniers jours, il reçoit de nombreux sédatifs. Le Seigneur le libère de son agonie, l'appelant à Lui le lundi 9 septembre 2019.

Aldo Giannasi.



Erich Brink 1940 - 2019



Erich Brink est né à Münster le 6 novembre 1940 d'une mère célibataire. A l'âge de deux ans, Erich est recueilli par la famille de Hermann et Maria Stöer à Meppen dans le diocèse d'Osnabrück, une famille nombreuse. Erich restera fortement marqué par cette famille très pratiquante des valeurs évangéliques. De 1947 à 1955, il fréquente l'école élémentaire et, de 1955 à 1958, suit la formation de menuisier. Plus tard comme Frère, il se fait apprécier non pas par ses aptitudes de travail intellectuel, mais par son sens pratique comme menuisier très compétant.

Dès 1958 il ressent l'appel à une vie missionnaire ; il demande aux Missionnaires d'Afrique d'être accepté comme candidat. Le 30 janvier 1959, il entre au postulat à Langenfeld. Du 9 août 1959 au 9 août 1961, il est au noviciat d'Hörstel où il prononce son premier serment. Ensuite, il va au scolasticat à Marienthal, au Luxembourg, pour trois ans.

En novembre 1964, il arrive à Navrongo au Ghana où il travaille pour la menuiserie et pour la construction. C'est aussi à Navrongo, qu'il prononce son serment solennel le 15 août 1968. En 1972 il interrompt son séjour au Ghana ; il est d'abord à Hörstel, en 1974, puis pour quelques mois à Londres pour perfectionner son anglais. En février 1976, il retourne au Ghana au diocèse de Wa. D'avril à octobre 1978, il suit les cours pour les frères à Rome et retourne au Ghana dans les diocèses Wa et Tamale. En 1986, il est nommé en Zambie où il arrive en septembre ; il y est employé dans la construction. Sa santé l'oblige cependant à retourner en Europe.

Erich arrive en 1993 en Allemagne. Il fait un court séjour à Rome de 1998 à 1999 pour des travaux dans la maison et au jardin. De retour en Allemagne, il est d'abord à Trèves pour des travaux dans la maison, puis à Cologne comme assistant de l'économiste local ; vu sa santé en baisse constante, il accepte une nomination à la communauté des confrères âgés de Haigerloch en 2011 ; en 2017, il est accueilli par la communauté des confrères âgés à München.

Sa vie peut paraître peu spectaculaire par rapport à celle de la plupart des confrères. Il reste qu'Erich est resté fidèle à son serment missionnaire toute sa vie. Il s'est endormi le 2 avril 2019. La messe de sépulture fut célébrée dans notre chapelle de München le mercredi 24 avril 2019; il a trouvé sa place dans notre carré au cimetière de München.

Hans Vöcking





Félix Tellechea 1939 – 2018



Félix Tellechea est né le 20 novembre 1939 de Pedro Tellechea et de Teresa Sanzberro à Echalar dans le diocèse de Pamplona en Espagne. Comme c'est l'habitude dans la tradition espagnole, il porte aussi le nom de sa mère Sanzberro. Il parlait facilement de sa famille, de ses frères et sœurs avec qui il avait des contacts réguliers. On sentait que sa famille partageait sa mission.

Le 11 septembre 1959, il commence sa formation chez les Pères Blancs à Gap en France. Dès cette période, ses formateurs remarquent en lui les qualités d'un homme plu-

tôt pratique, de très bon caractère et sociable, avec une personnalité assez marquée. Homme de peu de paroles, il avait un bon jugement. Le 26 juin 1963, il prononce son serment perpétuel à Carthage et reçoit l'ordre du diaconat. Une année plus tard, le 29 juin 1964, il est ordonné prêtre à Logrono.

Du 1er octobre 1964 au mois de juin 66, Félix est nommé en Italie pour des études à l'Institut Pontifical des Etudes Arabes. Le 1er septembre 1966, il est nommé à Bou Nouh en Algérie. Une année plus tard il retournera à Rome pour compléter son cycle de licence en Etudes arabes et en Islamologie. A partir du 19 octobre 1968, il suit aussi une série de stages spécialisés en France et en Tunisie en vue de son ministère auprès des aveugles à Batna et à Biskra. De 1968 à 1995, rien n'arrête son engagement auprès des aveugles et des malvoyants, sauf la grande retraite de ressourcement à Jérusalem en juillet 1980.

Deux couples de coopérants qui l'ont connu pendant cette période témoignent : « En ce temps-là,



Felix dirigeait l'école d'aveugles de Batna. Il s'y engageait complètement et, par elle, nous avons rencontré ceux et celles qui sont devenus des amis et avec lesquels nous sommes encore en contact. Felix a ensuite proposé à Nelleke d'y enseigner, ce qu'elle a accepté. Par ce biais notre petite communauté était en prise directe avec la vie de familles des Aurès souvent pauvres. C'était une grande richesse pour nous, car il nous permettait ainsi de sortir du monde douillet mais enfermant des coopérants à Batna. »

Le 15 juin 1995, Félix est nommé en Espagne pour travailler à l'animation missionnaire. Pendant ce temps, il est aussi formateur des candidats Pères Blancs à Madrid et chargé de la pastorale de l'islam.

Au Sahara

Le 1er juillet 1998, il revient en Algérie, cette fois-ci au diocèse de Laghouat-Ghardaïa. Son amour pour les personnes fragiles le pousse encore à travailler avec le monde des handicapés de cette ville, comme il l'avait fait avec les aveugles à Batna et à Biskra. Le 1er novembre 1999, il est élu conseiller provincial. Entre 2008 et 2015, il assumera plusieurs responsabilités dans le diocèse de Laghouat-Ghar-

daïa dont le rôle du Vicaire général, d'économiste diocésain, de directeur national pour les OPM et de curé de Ouargla.

En 2015, après 4 ans à Ouargla, il retourne à Ghardaïa où sa présence est très fort appréciée par les confrères et les permanents de l'évêché.

Mgr Claude Rault qui l'a connu et travaillé avec lui témoigne : « Félix nous a quittés, et il est parti comme il a vécu, dans la plus grande discrétion. Il ne s'était pas exprimé sur sa nouvelle nomination à Alger, comme si sa mission en Algérie devait s'achever là, dans ce dernier départ. Il venait tout juste de recevoir ses derniers bagages en provenance de Ghardaïa. On le sentait fatigué mais il n'était pas homme à trop prendre soin de lui-même. Il était plus sensible aux autres, aux nombreux amis d'Algérie qu'il laisse derrière lui.

Je garde de lui le souvenir d'un charmant compagnon, dans la justesse de vues et la discrétion, le service humble, l'amitié sincère. Après avoir passé le flambeau de Vicaire Général à son successeur, il s'était peu à peu effacé mais il a marqué beaucoup les gens de Ghardaïa, et de tous les lieux où il est passé.



NOTICES

Sa gentillesse était la clé qui ouvrait les portes, notamment dans les administrations où sa délicatesse et son sourire étaient devenus légendaires. Comme Vicaire Général, j'ai beaucoup apprécié sa sagesse, sa discrétion et ses justesses de vue. Il aimait l'Algérie, il aimait l'Eglise d'Algérie et a servi le Diocèse avec attention, dévouement et gentillesse. Je l'ai beaucoup apprécié, et je n'ai pas été le seul. »

Le 15 août 2018, il avait rejoint son poste à Alger, à la rue des Fusillés, dans le but d'aider à la formation (islamologie, langue et culture algériens) des nouveaux permanents de l'Eglise d'Algérie. Ainsi, avec une équipe de 4 autres personnes, ils ont animé une session d'arabe liturgique à une quinzaine de participants venus des différents diocèses d'Algérie. Les participants ont beaucoup apprécié son dévouement, sa maîtrise de la langue, sa clarté et sa précision dans les explications. Bien qu'il ne fût pas enthousiaste pour vivre à Alger, on

sentait en lui une grande passion et une exaltation pour transmettre son expérience et son savoir aux jeunes.

Le lundi 22 octobre 2019, il rendra l'âme dans une clinique d'Alger à la suite d'une courte maladie dûe principalement à une insuffisance rénale non détectée à temps.

Tous ceux qui ont connu Félix sont unanimes : c'est un homme dévoué au travail avec une personnalité assez marquée ! Un homme discret, parfois même trop silencieux, mais très intelligent, efficace et pratique. Une très grande partie de sa vie a été orientée vers l'insertion dans le milieu professionnel et le milieu de vie, le témoignage à rendre par le service et le travail professionnel.

Inhumé sur ce sol algérien, il repose désormais dans le cœur de Dieu qu'il a tant aimé et servi ici-bas.

Anselme Tarpaga

Heinz-Josef Schäckel

1936 - 2020



Dans la jolie petite ville de Neheim-Hüsten du “Sauerland” Heinz Josef a passé les années de sa jeunesse. Ses parents, Josef et Florentine, ont donné à leur quatre enfants une bonne éducation chrétienne malgré les perturbations de la guerre.

Heinz-Josef y a fréquenté l'école primaire de 1942 à 1951. Après avoir reçu la première communion le jour de Pâques 1945, on lui a permis d'être servant de messe jusqu'à la fin de sa scolarité. Le 1er juin 1951, il commence une formation commerciale qu'il clôturera avec l'examen professionnel comme aide commercial en 1954. En 1955

il va dans une entreprise de construction et y travaille deux ans comme employé commercial dans l'administration. Pendant ces deux ans il dirige aussi un groupe de jeunesse catholique. Par ce travail avec la jeunesse mûrit sa décision de devenir prêtre pour être entièrement au service de l'Eglise. Il veut entrer dans une congrégation pour proclamer plus tard la Parole du Christ en mission. Grâce à sa formation secondaire et dans ce but, il fréquente le lycée archiépiscopal du soir “Collegium Marianum” à Neuss de 1957 à 1961. Il travaille aussi une demi-journée à la caisse d'épargne à Neuss, ce qui l'aidera plus tard pour son travail d'économiste en différents postes.

De 1961 à 1963, il étudie la philosophie chez les Pères Blancs à Trier, fait le noviciat à Hörstel et, en 1964, va à Totteridge/Londres pour les études de théologie. Il y prononce son serment missionnaire le 15 juin 1967 et est ordonné prêtre par l'évêque auxiliaire Johannes Degenhardt, plus tard cardinal, à la cathédrale “Patrokli” de Soest, le 28 juin 1968.

Départ au Nigeria

Sa première nomination en Afrique le conduit au Nigeria en



1968. Par bateau il voyage de Marseille à Lagos. A Ilesha, il apprend la langue Yoruba et travaille à la paroisse Saint Pierre et Paul à Ile-Ife. Son régional écrit : « Heinz-Josef a fait un très bon et difficile travail, surtout dans les succursales, bien qu'on s'y attendait habituellement à des activités peu spirituelles et apostoliques. L'attention aux enfants lui tenait spécialement à cœur dans toutes ses activités à l'hôpital. Avec la permission de l'évêque la plupart de ses dons pour la mission entra dans ce projet ».

En février 1971, il est nommé économiste diocésain, secrétaire et aussi coordinateur des projets sociaux et de développement du diocèse d'Oshogbo. L'évêque, Mgr J. B. Adalakun, apprécie très fort Heinz non seulement pour sa compétence et sa discrétion, mais aussi pour la bonne entente qui a toujours existé entre tous.

En 1975, la province d'Allemagne inscrit Heinz dans sa planification de personnel pour prendre en charge le bureau de référence pour l'Afrique à Missio. Ainsi, en 1981, Heinz Josef reçoit sa nomination pour l'Allemagne. Pour Mgr Adalakun, c'est un sacrifice auquel il consent, renonçant à ce bon missionnaire. Il demande cependant une période transitoire de six mois pour initier un prêtre autochtone à

son travail. Heinz-Josef a mal au cœur de devoir abandonner cette responsabilité qui l'épanouissait. Il écrit : « Personnellement je ne suis pas du tout content d'être rappelé mais, si on insiste, je ne peux pas refuser ; les chemins du Seigneur sont ainsi ». Son provincial se souvient de cette réaction de Heinz-Josef. Pour l'aider à se préparer aux défis nouveaux, Heinz-Jozef participe à la grande retraite à Jérusalem avant d'entamer sa nomination en Allemagne.

En Allemagne

Le 28 septembre 1982 Heinz-Josef assume l'économat provincial en Allemagne. En 1983 une affection cardiaque commence à porter atteinte à son énergie de travail. Une greffe au cœur est faite au mois de décembre. Avec cette opération, le problème semble résolu. Pendant les neuf années de direction des finances, il est très estimé de ses confrères de la province et à Rome, et aussi par d'autres personnes, institutions et diocèses qui avaient leur compte à Cologne, grâce à son ordre et à sa précision. « C'était un confrère qui savait prendre des responsabilités, qui possédait un bon jugement, qui disait ce qu'il pensait sans tourner autour du pot et qui n'avait aucune difficulté de prendre des décisions, même de grande importance ».



Après neuf années comme responsable des finances, les supérieurs de Rome lui proposent deux nouvelles tâches intéressantes en Afrique. Il pouvait choisir entre la charge d'économiste diocésain à Tamale (Ghana) et la direction des constructions dans le diocèse de Hoima (Ouganda). Heinz-Josef préfère attendre la décision des supérieurs de Rome, car les deux pays sont nouveaux pour lui ; il voit ces deux propositions comme un nouveau défi. Attendant la décision de Rome, il suit des cours de formation continue à Londres et à Ratisbonne « pour recharger les batteries humaines et spirituelles avant de reprendre des travaux et de repartir pour l'Afrique ».

En Ouganda

La décision de Rome est en faveur de l'Ouganda : au diocèse de Hoima, on l'attendait en effet car le directeur d'alors, le Frère Max Gmuer, avait été nommé pour le Mozambique. Heinz-Josef y devient non seulement un bon administrateur des différentes activités comme le garage, la menuiserie, la fabrication de tuiles, les constructions et la formations des jeunes ouvriers, mais aussi comme prudent conseiller de l'évêque concernant ses projets et leur réalisation pour l'infrastructure du diocèse.

Malheureusement ses difficultés au cœur reprennent malgré le bon climat d'Ouganda. Il doit revenir en Allemagne tous les deux ans pour contrôle cardiaque. A partir de 2004 il doit prendre du Macumar. Au cours des examens de 2006, on découvre trois passages rétrécis au cœur qui exigent d'urgence deux greffes. En 2007, il retourne en Ouganda, mais avec l'intention de transmettre sa responsabilité à d'autres mains.

Retour définitif en Allemagne

En février 2008, il rentre définitivement en Allemagne. Il y est nommé économiste de secteur à Cologne et s'y s'occupe de l'administration de la fondation des Pères Blancs.

Après une seconde opération à la colonne vertébrale, son état de santé se dégrade, surtout au cœur très affaibli. Il est traité aux soins intensifs. Les derniers mois de sa vie, il est cordialement soigné par les Sœurs Ursulines à Hersel où sa propre sœur vit. Leur communauté lui offre une chambre à l'intérieur de leur clôture pour pouvoir l'accompagner dans sa forte souffrance. C'est là que le Père l'appelle le 22 février 2020. Il trouve sa dernière demeure à Linz.

Günther Zahn



Toon Vanden Avenne 1926 - 2019



Toon est né le 12 mai 1926 à Izegem, dans la province de Flandre occidentale. Son père exploitait un commerce en gros de semences. Toon suit les humanités classiques dans sa ville natale. Actif dans le mouvement étudiant KSA, il devient membre de la ligue antialcoolique, promesse qu’il tint jusqu’à la fin de sa vie. En septembre 1945, un mois après le décès de son père, il entre chez les Pères Blancs à Boechout. Après le noviciat à Varsenare, il suit la première année de théologie à Marienthal, les autres années à Heverlee. Le 21 juillet 1951 il prononce son serment missionnaire et,

le 12 avril 1952, est ordonné prêtre. Durant les années de formation, Toon est très apprécié. Il est simple et aimable; il a beaucoup de tact. Il est toujours de bonne humeur, “un homme heureux et qui fait des heureux autour de lui”. Il est toujours prêt à rendre service et bon organisateur. Il est pieux et profondément croyant. Plusieurs formateurs le signalent comme ‘sujet d’élite’. Un point négatif : “une langue trop bien pendue”...

Après quelques mois de cours à l’université de Louvain en guise de service militaire, Toon est nommé, en mars 1953, économe à notre maison de philosophie à Boechout. Il assure également le cours de liturgie.

Au Rwanda

Nommé au Rwanda, il s’envole le 27 avril 1955 pour Nyundo. Il débute à Nyange où il apprend la langue et, quelques mois plus tard, on le retrouve économe et directeur des écoles à Muhororo. Son grand souci : préparer les élèves à l’école secondaire. Il lance le mouvement Xavéri, commence une coopérative et s’occupe des constructions. En



1959, il est envoyé à Birambo comme directeur de l'école normale. Après une année à Ruhengeri et quelques mois à Kigali, il est pendant une année scolaire inspecteur des écoles à Kagbaya. Le Rwanda ne comptait à l'époque que trois diocèses, le quatrième (Butare) venait d'être créé. Pour porter les salaires aux instituteurs, Toon doit parcourir des dizaines de milliers de kilomètres dans sa petite VW. Les abbés lui donnent le surnom de 'Kinyamateka', 'celui qui bavarde trop'.

Pendant son premier congé en 1962, Toon organise une grande collecte de fonds, avec l'appui explicite de Mgr Perraudin, archevêque de Kabgaya. En septembre 1963, il fait sa grande retraite à Villa Cavaletti. En novembre de la même année, Toon devient vicaire à Rwankuba et, quelques mois plus tard, curé à Rulindo. En 1965, le père Jules Severy, régional, note que Toon travaille énormément, mais que sa loquacité passe mal dans le milieu fort politisé des enseignants. Son sens de la justice en fait un fonceur : "La 'diplomatie' au sens rwandais lui manque totalement..." Les réformes scolaires du gouvernement ne plaisent pas à tout le monde ; nombre d'enseignants Tutsi sont licenciés. Le 23

décembre 1966, Toon est expulsé du pays. Il écrit une lettre au président Kayibanda, qui lui répond que la décision est maintenue, mais que vu son désir de revenir au Rwanda, elle ne vaudra que pour douze mois...

En Belgique

En février 1967, Toon redevient économe à Boechout ; il est également chargé de prêcher des retraites aux jeunes. L'année s'étant écoulée, le père Severy trouve que le moment n'est pas encore venu pour un retour éventuel. En 1970, Toon écrit des lettres pleines d'espoir, mais le Service d'immigration à Kigali fait la sourde oreille. Plusieurs démarches du régional échouent, une lettre au président reste sans réponse, des tentatives d'autres personnes influentes n'aboutissent point.

Au Congo

En août 1971, Toon accepte une nomination de vicaire à Mweso au Congo et devient ensuite directeur du collège où il enseigne également la religion. En janvier 1975, il quitte définitivement l'Afrique.

Retour en Belgique

Toon est alors nommé 'quêteur' et rejoint notre communauté de Berchem. La province compte alors



quatre quêtes. “Toon envoie jour après jour des centaines de lettres pour quémander” note Nuntiuncula en décembre 1975. Ses confrères l’aident au pliage des lettres et des bulletins de virement. Un millier de dons lui arrivent ainsi chaque année. Ce n’est point une tâche agréable, mais Toon la considère comme un moyen de faire connaître les Pères Blancs et essaie de nouer une relation pastorale avec les donateurs.

Procureur à Anvers

En mars 1989, il est nommé procureur à la Keizerstraat. Il s’y donnera corps et âme des années durant. De sa famille, il avait hérité un esprit commerçant et en était fier à juste titre. La procure desservait également d’autres congrégations. En 1990, par exemple, 150 tonnes d’articles furent expédiées vers l’Afrique par bateau ou par avion, ainsi qu’un millier d’envois recommandés. Tout cela devait être acheté, emballé et expédié. En 1997, on atteignit les 275 tonnes. Toon pouvait évidemment compter sur d’excellents collaborateurs qu’il appréciait beaucoup. Toon tenait beaucoup à sa famille et ne manquait jamais une fête ou une réunion.

En 1998 déjà, il fut décidé de mettre progressivement un terme

aux activités de notre procure et de passer plutôt par “Wereldmissiehulp” (Aide à la Mission Universelle), une sorte de super-procure pour les congrégations. En fait, la transition prendra énormément de temps. Bien que son bras droit, Mr Paul De Schutter, assure de plus en plus le service effectif de la procure, Toon a trop bon cœur pour refuser des demandes. Les dernières années, il vient cependant de moins en moins au bureau. Il continue néanmoins à soigner fidèlement les fleurs de la cour intérieure et d’y ramasser les feuilles en automne. En décembre 2017, il accepte finalement d’aller à Avondrust, où il est très heureux et reconnaissant pour les soins dispensés. Après quelques jours d’hospitalisation à Saint-Jean à Bruges, il s’éteint paisiblement le 15 janvier 2019. Un serviteur fidèle a rejoint son Maître.

La liturgie d’adieu est célébrée dans une chapelle bondée, car toutes nos communautés y sont largement représentées et sa grande famille présente en nombre ; beaucoup d’amis et de connaissances ont aussi tenu à être présents à ce dernier au revoir.

Jef Vleugels

Maurice Desjardins

1930 - 2020



Maurice est né le 31 août 1930 à La Tuque, dans le diocèse de Trois-Rivières. Il est le fils de Wilbrod Desjardins et de Blanche Aimée Pagé. Il fait partie d'une grande famille de neuf sœurs et de cinq frères.

Après avoir terminé son école primaire à l'école de La Tuque et au collège St-Zéphirin, Il fait son cours classique au séminaire St-Joseph de Trois-Rivières. Durant toutes ces années, soit de 1937 à 1952, il a franchi toutes les étapes du scoutisme

Maurice était hypersensible, ce qui rendait la vie commune plus ardue ; ce qui explique aussi son parcours plutôt complexe. Mais dans les rencontres interpersonnelles, ses relations étaient agréables.

Il manifestait un grand amour pour sa famille et un esprit de compassion très poussé pour les blessés de la vie et pour tous ceux et celles qui souffrent.

Après avoir fait, en février 1952, sa demande d'être accepté chez les Missionnaires d'Afrique, il entre au noviciat de Chomedey de Laval le 14 août de cette même année. Cinq ans plus tard, soit le 1er février 1957, Il est ordonné prêtre au scolasticat d'Eastview dans la banlieue d'Ottawa. Un de ses formateurs écrit à son sujet : « Il est plutôt timide. C'est un homme très sérieux et surnaturel, tout entier donné à l'accomplissement de son devoir d'état, jusqu'aux détails. Il est dévoué et consciencieux. Il est bien éduqué et délicat. Il parle peu ; il aurait semble-t-il à s'épanouir davantage et à acquérir plus de confiance et d'initiative. »



NOTICES

En septembre de la même année, il se rend à Dorking, en Grand Bretagne, pour y apprendre, selon la coutume, le « British Way of Life » avant de partir pour l'Afrique, plus précisément en Tanzanie où il est nommé.

C'est à Irambo, dans le diocèse de Mbeya, qu'il se met à l'apprentissage de la langue locale, le Swahili. Nous sommes en décembre 1957.

Pendant 17 ans, de 1957 à 1975, Maurice exerce son ministère pastoral, tantôt comme vicaire, tantôt comme curé, dans diverses paroisses du diocèse de Mbeya. Au cours de cette période, l'évêque reconnaît ses talents en comptabilité et le nomme économiste diocésain de 1966 à 1970.

Après un congé au Canada, en 1975, Maurice fait une année d'étude de Counseling à l'Université d'Ottawa. L'année suivante, il est nommé au bureau des bourses, dans notre communauté du boulevard l'Acadie à Montréal.

De décembre 1977 à 1983, Maurice devient le premier aumônier de la prison de La Macaza, service correctionnel situé dans les Laurentides, ministère important et délicat que notre confrère exerce avec joie et grande générosité.

En 1983, il demande à retourner en Tanzanie pour une année. On le retrouve alors vicaire à la paroisse de Mwambani, dans le diocèse qu'il connaît bien, le diocèse de Mbeya. Après une année, il préfère revenir au Canada.

Maurice reprend alors son ministère d'aumônier de prison, mais cette fois, ce sera à la prison de Sainte-Anne des Plaines. Ce ministère pastoral, en milieu carcéral, il l'exerce pendant huit années, de 1984 à 1991. Les prisonniers apprécient énormément sa présence.

En 1991, notre confrère est nommé à la communauté de Québec, sur le chemin Sainte-Foy. Pendant trois ans, il rend divers services dans la communauté et dans le diocèse de Québec.

En mars 1994, Maurice retourne en Tanzanie où il est vicaire dans les diocèses de Singida et de Tabora. Malheureusement, il n'apprécie pas beaucoup son séjour.

Le 29 janvier 1995 marque son retour définitif au Canada. Après un bref congé, il fait du ministère pastoral dans le diocèse de St-Jérôme. Deux mois plus tard, il a un sérieux problème de santé : un grave infarctus nécessite son hospitalisation immédiate à l'hôpital



de St-Jérôme. Une fois remis, il prendra quelques mois de repos chez les Jésuites, à St-Jérôme, et ensuite à notre maison provinciale de Montréal.

Une fois bien rétabli, Maurice fait du ministère pastoral à St-Jérôme, puis à Gatineau où il est demeuré 11 ans. Il visite les malades de l'hôpital, les reconforte et répond à leurs besoins spirituels.

Un confrère qui l'a bien connu dira de lui : « Son attention aux personnes qui souffrent, je l'ai souvent expérimentée lors de son premier séjour à Lennoxville. Maurice était toujours volontaire chaque fois que je lui demandais de m'accompagner pour visiter un confrère à l'hôpital ou dans toute autre institution de santé. Ce n'était pas seulement moi qu'il accompagnait, c'était le confrère malade qu'il allait visiter, et ses réflexions étaient toujours pleines de sympathie ».

En décembre 2010, il réside, pendant deux ans, à Vaudreuil-Dorion. Il est nommé ensuite dans notre communauté de Lennoxville en juin 2012. Mais après une année, il ne peut plus vivre en communauté et demande la permission d'aller

dans une résidence pour personnes âgées. Un an plus tard, il obtient la permission et va vivre à Lachine en appartement. Mais bientôt, suite à de nouvelles difficultés de santé, Maurice demande de revenir à Lennoxville où il pourra recevoir les soins appropriés. Nous sommes alors en 2015.

Peu à peu, il voit sa condition physique se dégrader sérieusement. Il réalise aussi que ses facultés cognitives diminuent. Au cours de la dernière année, Il a besoin d'assistance pour s'orienter dans la maison.

Le 2 février 2020, Maurice est transporté d'urgence à l'Hôtel-Dieu où il décède trois jours plus tard. Il avait 89 ans dont 63 ans de vie missionnaire en Tanzanie et au Canada. Que le Seigneur qu'il a servi en Tanzanie et au Canada lui accorde le bonheur éternel promis à ses fidèles serviteurs !

Les funérailles ont été célébrées à la chapelle de notre maison de Lennoxville, le 15 février 2020. L'urne funéraire a été remise à sa famille pour être mise en terre dans le lot familial à La Tuque.

Jacques Charron



Jan van Haandel 1931 – 2020



Jan est né le 7 janvier 1931 à Bergharen. Pour devenir missionnaire, il a suivi notre formation à Saint-Charles près de Boxtel, 's-Heerenberg et Thibar en Tunisie, où il a prêté le serment missionnaire le 26 juin 1957. Il a été ordonné à Carthage, en Tunisie, le 3 février 1958.

Jan avait un bon jugement, et une disposition optimiste et très pratique. Un travailleur constant et persévérant, lentement mais sûrement, avec le souci du détail, mais au jour le jour sans planifier davantage. Un bon cœur, toujours prêt à rendre service, et un orateur agréable qui pouvait aussi parler franchement. Beaucoup ont souligné sa simplicité. Il aimait la musique.

Le 22 novembre 1958, il part pour le Mali, le diocèse de Sikasso, la paroisse de Karangasso pour apprendre la langue et la culture Minianka, et pour le travail pastoral. Le Mali est 33 fois plus grand que les Pays-Bas et compte alors 7 millions d'habitants, dont 1% de chrétiens (catholiques et protestants). À Karangasso, les M.Afr travaillent depuis 23 ans et n'ont baptisé que 53 adultes. Jan était connu pour préparer soigneusement son enseignement et sa prédication. En 1960, il pouvait baptiser 19 adultes ; pour l'année suivante, il en prévoyait 25. Chaque semaine, il visitait 6 villages-églises et 2 écoles primaires. Un travailleur acharné, en effet ! Il écrit le 13 décembre 1960 : "Notre travail missionnaire consiste toujours à labourer et à semer, en espérant et en faisant confiance aux autres pour la récolte".

Au cours de l'année 1961, Jan se rendit très utile pour les paroisses environnantes en dactylographiant en langue Minianka la Bible et les textes de la liturgie. Lors de son congé en 1963, il a pris le temps de mettre en séquence les textes traduits de l'Ancien et du Nouveau Testament et de les écrire au pochoir !

En octobre 1965, Jan s'installe à la paroisse de Boura, le 28 mai 1969



à la paroisse de Koutiala et le 14 septembre 1972, à la paroisse cathédrale de Sikasso. Il y apprend le Bobo et plus tard la langue et la culture bambara. Il écrit le 22 septembre 1976 : “Je suis célèbre. Beaucoup de travail, car l’année scolaire commence en octobre et nous sommes très occupés à préparer l’ordination de notre nouvel évêque”. Mgr Jean-Marie Cissé a été le premier évêque indigène de Sikasso.

Le supérieur régional de Jan l’a ainsi décrit le 17 mai 1977 : “Quelqu’un d’une bienveillance sans limite, avec un accueil plein d’attention personnelle pour celui qui vient”. C’était aussi sa limite, car le travail restant n’était pas terminé.

Jan avait découvert le don de trouver des nappes d’eau en utilisant une baguette de bois et un pendule. Ainsi, de nombreux bons puits ont pu être creusés (pas seulement pour les catholiques, évidemment !), une véritable bénédiction pour cette région du Sahel, en particulier pendant l’énorme sécheresse des années 70. Quand on lui a demandé comment faisait-il, il a répondu : “En essayant, en faisant beaucoup d’exercice, en parlant avec des gens qui connaissent la situation, et en y réfléchissant beaucoup”. Et en parlant avec des gens qu’il aimait bien. Par conséquent, il était souvent sollicité et il ne pouvait pas dire “non” ; cela l’épuisait. Et partout où il travaillait au Mali, il pouvait trouver quelqu’un pour le former.

En 1980, Jan est venu aux Pays-Bas pour une opération de l’estomac. Pour se reposer, il a pris un congé sabbatique à Paris pour suivre un cours, ce qui lui a permis d’acquérir encore plus de compétences pour son travail pastoral.

Le 15 octobre 1981, il change de diocèse et s’installe dans l’archidiocèse de Bamako, la paroisse de la cathédrale, puis dans la paroisse de Badala, une banlieue de 16 quartiers et de 250 000 habitants (1/3 de la ville). Il y vit avec un prêtre diocésain, directeur de l’éducation religieuse dans tout le Mali. Il y avait une communauté de Sœurs suisses coopérant dans le travail pastoral, et une Sœur belge pour le développement des femmes. Cette dernière enseignait chaque semaine à une femme de chacune des 16 circonscriptions, qui à son tour transmettait dans sa propre circonscription ce qu’elle avait appris.

En plus de son travail pastoral, Jan a mis en place un programme d’alphabétisation pour filles. Sa devise était : “Travailler ensemble avec les habitants pour qu’ils puissent progresser par eux-mêmes, même quand je ne suis plus là.” Et une autre devise : “L’incapable devient capable en s’exerçant !”

Début 1993, il s’est installé au secteur de Bajalan ; et le 17 juillet 1997 à la paroisse de Korofina. Son supérieur régional disait de lui en avril 1997 : “Jan est lent et patient. Il prend le



temps d'expliquer les choses en détail et d'écouter attentivement aussi. Avec ses confrères prêtres, il réussit à construire des communautés bien organisées, avec des laïcs responsables, actifs et dynamiques". "C'est un homme de paix". Jan écrit le 24 octobre 2004 : "Depuis 1958, je suis au Mali, et j'en suis toujours heureux". En reconnaissance de son dévouement, il reçoit le 30 avril 2005 la décoration d'Orange Nassau.

Lors de son jubilé d'or en février 2008, l'église de Korofina est remplie et les gens ont afflué devant les portes ouvertes. Jan était rayonnant ; les 30 membres de la chorale avaient un T-shirt avec une énorme photo de Jan, de sorte que 30 "Père Jan" vous regardaient fixement ! A Bamako, il était connu sous son nom de louange "Tyèkoro ba" (vieux sage).

Il a déménagé le 15 octobre 2009 à la maison d'accueil des M.Afr à Korofina pour recevoir principalement des confrères, et le week-end pour aider à la paroisse. La communauté était composée de 3 confrères âgés et l'un des 3 accompagnait les vocations. Jan était un hôte agréable, toujours prêt à discuter. Ils avaient environ 25 personnes par mois à héberger, parfois plusieurs à la fois. Il écrit le 27 mai 2010 : "Les appels téléphoniques viennent du monde entier. L'ordinateur portable est ma mémoire".

Chaque jour, des gens venaient chercher de l'aide : des migrants, des

malades, des affamés, des étudiants pour les frais de scolarité. Les paroisses de Bamako avaient dans chaque quartier des habitants qui vérifiaient si l'aide était nécessaire et comment. Jan a également continué à chercher de l'eau en faisant creuser des puits. Ainsi, en 2010, entre le Nouvel An et Pâques, il est allé chercher de l'eau dans 12 endroits, le plus éloigné étant à 5 heures de route en voiture.

Au printemps 2013, il rentre définitivement aux Pays-Bas et le 6 avril 2013, s'installe à Heythuysen. Il aimait parler de ses expériences au Mali et de celles qu'il a vécues dans son pays natal. Il était toujours prêt à pousser une personne en fauteuil roulant. Fin 2018, il s'est lui-même retrouvé dans un fauteuil roulant. Au cours de l'année 2019, sa santé a continué à décliner, mais il a continué à participer aux activités communautaires. Le 12 mars 2020, il a assisté aux vêpres et au repas du soir. Alors qu'il était à table, il a rendu son dernier soupir en silence.

Considérant toute sa vie, l'aspect de Jésus qu'il vivait particulièrement était : "Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai... elle deviendra en lui une source d'eau" (Jean 4,14).

Nous l'avons enterré dans notre cimetière de Saint-Charles le 19 mars 2020, avec quelques proches seulement, en raison du coronavirus.

Marien van den Eijnden
et Jozef de Bekker .

Armand Duval

1928 - 2018



Armand Duval est né le 20 février 1928 à Vezin-le-Coquet, une bourgade avoisinant la ville de Rennes, en Bretagne. Ses parents étaient de condition modeste : après avoir commencé une carrière d'ouvrier couvreur, son père est devenu sous-officier, ce qui a permis à la famille de loger dans une caserne. Sa mère contribuait au budget de la famille par des travaux de couture. Tous les deux étaient non-pratiquants. Armand était le second d'une fratrie de trois garçons. Toute sa vie il s'est rappelé avec reconnaissance,

la pauvreté à laquelle ses parents avaient dû faire face pour les élever. Après son école maternelle chez les Sœurs, il commença son éducation primaire dans une école publique avant de la terminer à l'école des Frères. C'est là qu'il est entré en contact avec la vie de l'Eglise. Tout, en étant assez allergique au catéchisme, il était enfant de chœur et surtout appréciait sa participation au patronage et aux colonies de vacances.

A l'âge de douze ans, sur recommandation du curé, il entre au petit séminaire de Châteaugiron, où il va rester 5 ans. C'était pendant la guerre et le régime était frugal et la discipline stricte. Armand en gardera le souvenir d'une vie austère. Quoique pensant déjà à consacrer sa vie aux missions, il est orienté vers le grand séminaire diocésain car l'évêque n'aime pas trop perdre ses séminaristes. Il s'intéresse davantage aux études bibliques et à l'histoire de l'Eglise qu'à la philosophie. Il est également sensible au faste de la liturgie, mais regrette une absence totale de formation pastorale. Il a 19 ans et c'est le moment d'être incorporé. Pensant



toujours aux Pères Blancs, il se fait pistonner pour aller faire son service militaire en Afrique de Nord. Il est envoyé à Rabat et apprécie beaucoup ce premier contact avec le Maroc, même s'il trouve que le parcours du combattant est épuisant. Ayant le baccalauréat, il est orienté vers les E.O.R. (Ecole d'Officier de Réserve), d'abord à Cherchell, près d'Alger, puis à l'Ecole de Cavalerie de Saumur, où il est initié aux blindés. Après quoi il est muté au 5ème Chasseur d'Algérie, au Cap Matifou. Il n'y reste qu'un mois avant d'être libéré.

Vocation missionnaire

Sans rentrer en Bretagne, il va directement au noviciat de Maison-Carrée ; c'est de là qu'il prévient le grand séminaire de Rennes de son changement d'orientation. Aussitôt il est tondu et commence à laisser pousser sa barbe. Il rejoint le groupe des 65 novices (dont le futur cardinal Zoungrana) qui se préparent à la vie missionnaire sous la houlette du célèbre père Blin. Là aussi la vie est dure, mais Armand est prêt à tout et il s'y donne à fond. Il apprécie particulièrement les contacts avec les pères qui reviennent de mission pour passer quelque temps à la Maison-Mère.

Il les écoute avec intérêt et rêve déjà d'autres horizons. En 1950 il part pour Thibar afin d'y commencer ses études de théologie qu'il achèvera à Carthage. Il gardera un excellent souvenir de ses années passées en Tunisie. Il est captivé par les cours d'Ecriture Sainte du père Maurel. Il fait beaucoup de travail manuel et de sport. Il fait des visites dans le bled, et le père Aeby, supérieur, l'envoie faire le catéchisme à des enfants européens. Il est surtout fasciné par la visite des ruines du vieux Carthage et de l'antique Eglise chrétienne. Il apprécie le souvenir du cardinal Lavigerie et des premières générations de Pères Blancs. C'est donc de tout cœur qu'il prononce son serment missionnaire le 27 juin 1952 et qu'il reçoit l'ordination sacerdotale le 5 avril 1953. Il est prêt pour le grand départ en Afrique.

Hélas, sa première nomination l'envoie à Strasbourg pour y faire une licence de lettres classiques, ce qu'il n'apprécie guère. Mais il s'intègre dans la communauté des jeunes pères étudiants qui, comme lui, se préparent à une vie de professeur. Heureusement, il peut faire du ministère, soit à l'école Sainte-Clotilde, soit en paroisse, surtout pendant l'été. Sa deuxième nomination ne l'enchanté pas plus que



la première : il est envoyé comme professeur au petit séminaire Père Blanc de Bonnelles. Lui-même ne gardera pas un bon souvenir de ces quatre années pénibles. Il est bon professeur, mais, étant assez tendu intérieurement, il est impatient et a un peu de peine à supporter les élèves qui le trouvent trop sévère.

Un hasard lui ouvre une porte : le séminaire est tenu par des religieuses espagnoles qui le prennent comme aumônier. Il commence à apprendre la langue castillane. Il va même passer des vacances en Espagne. Cette nouvelle corde à son arc lui sera précieuse à de nombreuses reprises. La première conséquence est une nomination en Espagne où la Société vient d'ouvrir un séminaire de philosophie à Logroño. Il va y enseigner l'histoire de l'Eglise et l'histoire de la philosophie. En même temps il est l'aumônier des Sœurs Blanches qui ont leur postulat et leur noviciat dans la même ville.

Départ pour le Congo

Enfin, en 1963, à l'âge de 36 ans, il reçoit sa nomination pour le Congo. Après un séjour de six mois à Bukavu pour apprendre le kiswahili, il est nommé à la paroisse de Ngene, dans le diocèse de Kasongo. Mais très vite les pères sont

évacués devant l'approche des mullélistes. Passant par le Kasai, ils débarquent à Bujumbura. Armand va y rester un an et demi, à la paroisse de Mutumba, une partie des paroissiens parlant le swahili. On est dans une période sombre de l'histoire du Congo où beaucoup de gens, dont de nombreux missionnaires, ont perdu la vie. Après trois mois, on pense que la situation est assez calme pour le nommer à Bagira (diocèse de Bukavu). Il va y rester assez longtemps pour y faire vraiment ses premières armes missionnaires : liturgie, catéchèse, Légion de Marie, Fraternité séculière de Charles de Foucauld, prédications, retraites... Il se dépense à fond. "Je n'ai passé qu'un an et demi à Bagira, mais ce furent des mois heureux", pourra-t-il dire plus tard.

Une nouvelle nomination vient lui donner une nouvelle orientation : en 1966 il débute une carrière au grand séminaire de Murhesa comme professeur d'histoire de l'Eglise et d'anthropologie. Il va y rester 4 ans, jusqu'à ce qu'une rébellion, cette fois-ci menée par des mercenaires européens, le force à s'enfuir. Comme il est libre, il va donner un coup de main à Jérusalem, au service de la bibliothèque et de la revue 'Proche Orient Chrétien'.



C'est l'époque où, après la guerre des six jours et l'occupation israélienne de Jérusalem, les séminaristes ont déserté Sainte-Anne. Armand ne se contente pas de son travail sur place, il profite à fond de ces quelques mois qui lui sont donnés pour arpenter la ville et visiter le pays où il se sent si bien ; c'est le cœur un peu gros qu'il quitte Jérusalem pour retourner au grand séminaire de Murhesa. En fait, il n'y reste qu'une seule année puisque, en 1970, on le trouve à Paris, où il s'est inscrit à 'l'Année de Formation permanente du Clergé' organisée par l'Institut Catholique. On est en effet après le Concile et beaucoup de prêtres ressentent le besoin de se mettre à jour avec la nouvelle théologie. Il est membre de la communauté de la rue Friant et fait un peu de ministère dans le quartier. Malheureusement sa colonne vertébrale est de plus en plus douloureuse et il doit être opéré d'une hernie discale, ce qui l'oblige à interrompre le programme qu'il suivait. Mais il se rattrape en allant suivre la session de renouveau donnée par les Dominicains de l'Arbresle.

Il est fin prêt pour une nouvelle étape qui va d'abord se dérouler à Mugeru, au bord du lac Kivu, face à l'île d'Idjwi. Il est au service de

la congrégation des Filles de Marie Reine des Apôtres, fondée par les Sœurs Blanches. Son temps se partage entre la visite des communautés et des interventions au noviciat et au postulat. A cela il ajoute des cours dans différentes écoles. C'est l'époque de Mobutu et de la zaïrianisation du pays, et le pays se désorganise petit à petit.

En France et retour au Congo

Au bout de trois ans il est appelé à Paris pour devenir secrétaire de rédaction de la revue inter-instituts Peuples du Monde. De nouveau il loge à la rue Friant. Le soir il suit les cours d'une école de journalisme. Il aime ce travail où il confirme son talent d'écrivain et élargit ses horizons en découvrant d'autres pays de mission.

En 1978, c'est le retour au séminaire de Murhesa où on lui demande de faire l'intérim comme professeur de morale fondamentale. Après un an, on le trouve à la paroisse de Bagera. En 1980, il est délégué au Chapitre. Le travail principal consiste à mettre au point et adopter les nouvelles Constitutions de la Société. Ses talents d'homme spirituel et d'écrivain sont mis à contribution. Le Chapitre lui demande de rédiger un livre spirituel pour compléter l'approche



juridique des Constitutions. Il compose “Ta Loi, je la médite” qui est envoyé à tous les confrères. En 1981, il est nommé directeur du Centre Pastoral de Bukavu. Il va y composer de nombreux petits livres pour aider la catéchèse et la liturgie. C’est là que sa vie va prendre une nouvelle dimension avec la découverte de la congrégation des Carmélites Missionnaires Thérésiennes. Celles-ci ont commencé à recruter sur place, mais tous leurs textes sont en espagnol. Et voici Armand engagé pour écrire en français une biographie du fondateur, le père Palau. Il écrira plus tard : J’avais mordu à l’hameçon, séduit par la personnalité du P. Palau, et cela me poursuivrait tout le reste de ma vie.

Au Mexique

Pour l’instant, il doit de nouveau aborder un nouveau virage. Puisqu’il parle espagnol, on lui demande de contribuer à la fondation d’une communauté au Mexique. Il ne s’y épanouit pas. Le projet a été mis en route hâtivement et la communauté est composée de confrères très différents tant par leur histoire personnelle que par leur vision. Il n’y reste que trois ans. Il regrette sa vie au Congo, mais c’est en Europe qu’il revient. Il va passer une

année à Rome dans les archives des Carmélitaines missionnaires. Il y rédige une nouvelle biographie du fondateur et entreprend la traduction française de ses œuvres. Il traduira aussi les documents officiels de la congrégation. Cela lui prend beaucoup de temps et d’énergie, mais il est passionné. En 1988, le provincial d’Espagne lui demande de venir à Madrid pour aider au lancement d’une nouvelle revue Africana. Il va passer une année dans la communauté de Madrid où il se plaît bien.

Prêtre-Écrivain

Au fond de lui-même, il se sent appelé à se consacrer complètement à des travaux d’écriture. Il ne se voit pas comme écrivain qui est aussi prêtre, mais comme prêtre qui écrit, prêtre qui évangélise au moyen de ses publications. En 1988, il s’installe à Dinard où il assume la fonction d’aumônier de l’hôpital. Il consacre la matinée à l’écriture et l’après-midi à la visite des malades. Cela va l’occuper jusqu’à la fin de sa vie. En 1997, il accepte d’assurer l’aumônerie des Sœurs Blanches à Verrières-le-Buisson, tout en effectuant un peu de ministère au sein de l’équipe pastorale de Massy-Verrières. Au bout de trois ans, il rentre à Dinard. Quoique



très attaché à la Société, il dit qu'il n'est pas fait pour la vie de communauté et qu'il préfère s'organiser tout seul. Son activité d'auteur est extrêmement féconde. On ne peut donner ici la liste de ses ouvrages. Il y en a presque cinquante. Il écrit des ouvrages de spiritualité, dont un sur Lavigerie, des ouvrages d'homilétique, des biographies, dont celles de nos confrères tués à Tizi Ouzou et au Rwanda, ainsi qu'une vie du père Lourdel et différents livres sur la vie de l'Eglise. Bien évidemment, nous ne pouvons pas oublier qu'il a rédigé plus de 150 nécrologies pour le Petit Echo.

Armand n'a jamais eu une bonne santé. Peu à peu ses forces diminuent. Sa démarche devient hésitante. Il se déplace avec un déambulateur et doit

célébrer la messe en position assise ; c'est à l'âge de 90 ans que, le 6 juillet 2018, il s'éteint dans la maison des Petites Sœurs des Pauvres où il résidait depuis octobre 2000. Le prédicateur des obsèques pourra le citer : Je crois avoir fait de mon mieux en un parcours quelque peu chaotique et j'ose espérer que le Père de miséricorde et de bonté, me sera bienveillant à l'heure de comparaître devant lui pour rendre compte de la gestion des dons reçus le 21 février 1928 en la petite église de Vezin-le-Coquet, et le 5 avril 1953, dans la grande basilique de Carthage. Baptême et sacerdoce sont les deux piliers de son existence, les deux responsabilités qui donnent le sens de cette belle vie consacrée à la mission.

François Richard



Missionnaires d'Afrique

Père Louis Faivre-Rampant, du diocèse de Besançon, France, décédé à Pau, France, le 8 mars 2020 à l'âge de 85 ans, dont 56 ans de vie missionnaire en Guinée, au Burkina Faso et en France.

Père Jan van Haandel, du diocèse de 's Hertogenbosch, Pays-Bas, décédé à Heythuysen, Pays-Bas, le 12 mars 2020, à l'âge de 89 ans, dont 62 ans de vie missionnaire au Mali et aux Pays-Bas.

Père Maurice Redouin, du diocèse de Blois, France, décédé à Férolles-Attilly, France, le 15 mars 2020, à l'âge de 93 ans, dont 68 ans de vie missionnaire au Nigeria et en France.

Père Hans Gyr, du diocèse de Bâle (Basel), Suisse, décédé à Sierre, Suisse, le 17 mars 2020, à l'âge de 90 ans, dont 65 ans de vie missionnaire au Rwanda, en Algérie et en Suisse.

Père Robert Laberge, du diocèse de Montréal, Canada, décédé à Sainte-Anne-des-Monts, Canada, le 18 mars 2020 à l'âge de 83 ans, dont 59 ans de vie missionnaire en Tanzanie et au Canada.

Père Pierre Lafollie, du diocèse de Reims, France, décédé à Pontoise, France, le 26 mars 2020 à l'âge de 81 ans, dont 56 ans de vie missionnaire en Zambie et en France.

Frère Henri Frouin, du diocèse d'Angers, France, décédé à Bry-sur-Marne, France, le 29 mars 2020, à l'âge de 89 ans, dont 66 ans de vie missionnaire en Algérie, au Burkina Faso, en Guinée, au Mali et en France.

Père François de Gaulle, du diocèse d'Autun, France, décédé à Bry-sur-Marne, France, le 2 avril 2020, à l'âge de 98 ans, dont 70 ans de vie missionnaire au Burkina Faso et en France.

Père Joannès Liogier, du diocèse du Puy, France, décédé à L'Isle-Adam, France, le 3 avril 2020, à l'âge de 84 ans, dont 56 ans de vie missionnaire au Nigeria, au Niger et en France.

Père Anton Weideler, du diocèse de Rottemburg, Allemagne, décédé à München, Allemagne, le 5 avril 2020, à l'âge de 85 ans, dont 59



ans de vie missionnaire au Burkina Faso et en Allemagne.

Père Paul Devigne, du diocèse de Tournai, Belgique, décédé à Liège, Belgique, le 6 avril 2020, à l'âge de 94 ans, dont 71 ans de vie missionnaire au Rwanda et en Belgique.

Père Johannes Tappeser, du diocèse de Paderborn, Allemagne, décédé à Köln, Allemagne, le 6 avril 2020, à l'âge de 80 ans, dont 55 ans de vie missionnaire en Ouganda, en Zambie, au Mozambique, au Burkina Faso, en Italie, au Ghana et en Allemagne.

Père Antonio Martinez, du diocèse de Cartagena, Espagne, décédé à Madrid, Espagne, le 6 avril 2020, à l'âge de 84 ans, dont 60 ans de vie missionnaire au Rwanda et en Espagne.

Père Karl-Heinz Pantenburg, du diocèse de Trier, Allemagne, décédé à Trier, Allemagne, le 7 avril 2020, à l'âge de 92 ans, dont 60 ans de vie missionnaire en Ouganda, au Luxembourg et en Allemagne.

Père Bruno Chupin, du diocèse de Paris, France, décédé à Bry-sur-Marne, France, le 8 avril 2020, à l'âge de 82 ans, dont 55 ans de vie missionnaire en RD Congo et en France.

Père Peter Kelly, du diocèse de Southwark, Grande Bretagne, décédé à London, Grande Bretagne, le 8 avril 2020, à l'âge de 87 ans, dont 63 ans de vie missionnaire en Ouganda et en Grande-Bretagne.

Père Michel Lelong, du diocèse d'Angers, France, décédé à Paris, France, le 10 avril 2020, à l'âge de 95 ans, dont 72 ans de vie missionnaire en Tunisie, en Algérie et en France.

Père Vulkers Bernard, du diocèse d'Utrecht, Pays-Bas, décédé à Heythuysen, Pays-Bas le 14 avril 2020, à l'âge de 96 ans, dont 72 ans de vie missionnaire en Tanzanie et aux Pays-Bas.

Père Claude Jean-Pierre, du diocèse de Mechelen-Bruxelles, Belgique, décédé à Bruxelles, Belgique, le 15 avril 2020, à l'âge de 93 ans, dont 68 ans de vie missionnaire au Burundi et en Belgique.

Frère Louwen Karel, du diocèse de Rotterdam, Pays-Bas, décédé à Roermond, Pays-Bas, le 22 avril 2020, à l'âge de 87 ans, dont 61 ans de vie missionnaire au Luxembourg, en Belgique, en RD Congo et aux Pays-Bas.

Soeurs Missionnaires de Notre Dame d'Afrique

Soeur Annette Péloquin (Soeur Arlette). Entrée dans la Vie à Cartierville (Montréal, Qc.), le 23 mars 2020, à l'âge de 95 ans dont 59 ans de vie religieuse missionnaire au Malawi et au Canada.

Soeur Béatrice Miburo. Entrée dans la Vie à Nairobi, Kenya, le 23 mars 2020, à l'âge de 70 ans dont 35 ans de vie religieuse missionnaire en RD Congo, en Tanzanie, au Burkina Faso et au Kenya.

Soeur Maria Tecla De Souza. Entrée dans la Vie à Londres, Royaume Uni, le 24 mars 2020, à l'âge de 87 ans, dont 65 ans de vie missionnaire en Ouganda, au Kenya et au Royaume Uni.

Sœur Alice Gaget (Saint-Alain). Entrée dans la Vie à Verrières-le-Buisson, France, le 24 mars 2020, à l'âge de 103 ans, dont 76 ans de vie religieuse missionnaire en Algérie et en France.

Soeur Maria Bartsch (Christiana). Entrée dans la Vie à Trier, Allemagne, le 30 mars 2020, à l'âge de 86 ans, dont 57 ans de vie missionnaire en Algérie, au Rwanda et en Allemagne.

Soeur Marie Augustine Christine Measson (Marie Daniélis). Entrée dans la Vie à Villeurbanne, France, le 1^{er} avril 2020, à l'âge de 96 ans, dont 72 ans de vie religieuse missionnaire en Algérie, en Tunisie et France

Soeur Dolores Cuadrado Palmero. Entrée dans la Vie à Alcal de Henares (Madrid), Espagne, le 4 avril 2020, à l'âge de 91 ans, dont 47 ans de vie religieuse missionnaire au Burundi, en RD Congo et en Espagne.

Sœur Anne-Marie Bellière. Entrée dans la plénitude de la Vie, le 8 avril 2020, à Evere, à l'âge de 95 ans dont 68 ans de vie religieuse missionnaire en RD Congo et en Belgique.

Sœur Teresa Ortiz Lopez. Entrée dans la Vie à Malaga, le 17 avril 2020, à l'âge de 87 ans, dont 59 de vie religieuse missionnaire en Algérie et en Espagne.

Soeur Elisabeth Lintsen. Entrée dans la Vie à Erie, Pennsylvania, Etats-Unis, le 20 avril 2020, à l'âge de 87 ans, dont 64 ans de vie religieuse missionnaire en Algérie, en Tanzanie, aux Pays-Bas et aux Etats-Unis.

SOMMAIRE

ÉDITO

- 67 **ROME** Marcher aux côtés du peuple de Dieu dans ses luttes et souffrances, *Stanley Lubungo, Supérieur général.*

LA MISSION

- 70 **PAO** Signes d'espoir dans une population souffrante, *Cletus Atindaana.*
- 75 **PAO** Notre mission dans la zone de violence et d'instabilité : notre réponse pastorale, *Joseph Francis Makoka.*
- 79 **PAO** Les conséquences pour la pastorale de la situation de la population du Sahel burkinabé (juin 2019), *Eugenio Jover.*
- 83 **SAP** Afrique du Sud : un lieu de conflit et de beauté, *Peter Joseph Cassidy.*
- 86 **PEP** Coronavirus sans xénophobie, *German Arconada.*
- 89 **SAP** "L'opium" du développement au nom de la religion, *James Ngahy.*
- 92 **ROME** Le monde dans une zone de turbulence, *Freddy Kyombo.*

NOTICES

- 94 Giuseppe Bologna 99 Giuseppe Mattedi 102 Erich Brink
104 Félix Tellechea 107 Heinz-Josef Schäckel 110 Toon Vanden Avenne
113 Maurice Desjardins 116 Jan van Haandel 119 Armand Duval

R. I. P.

- 124 Confrères et SMNDA décédés récemment



<https://mafrome.org>

<http://www.msolafrica.org>